

3
LAURE

ET

DELPHINE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

PAR

MM. BAYARD ET CH. POTRON.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase,
le 21 octobre 1851.



PARIS.

D. GIRAUD ET J. DAGNEAU, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
7, RUE VIVIENNE, AU PREMIER, 7.

PERSONNAGES.

FRANCOVILLE, marchand retiré.....	MM. VILLARS.
LE COMTE DE ROZAN, préfet du département.....	DUPUIS.
ALBERT BURTON, ami de la famille Francoville....	ARMAND.
MORTIMER DE VARANNES, neveu de M. de Rozan.	LESUEUR.
UN DOMESTIQUE de Francoville.....	BORDIER.
M ^{lle} FRANCOVILLE (HÉLÈNE), sœur de Francoville.	M ^{lles} MÉLANIE.
DELPHINE, fille de Francoville.....	FIGEAC.
LAURE, <i>idem</i>	LUTHER.

La scène est chez Francoville, au premier acte, dans une maison de campagne; au deuxième acte, à Paris.

N. B. S'adresser pour la musique à M. JUBIN, bibliothécaire et copiste au théâtre.

Nota. Les indications de *droite* et de *gauche* sont prises de la salle; e personnage inscrit le premier occupe la gauche du spectateur.

LAURE ET DELPHINE.

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

ACTE I.

(Le théâtre représente un salon de campagne ; portes au fond ; portes latérales.)

SCÈNE PREMIÈRE.

DELPHINE, M^{lle} FRANCOVILLE, LAURE, FRANCOVILLE.

M^{lle} Francoville, Delphine, Laure sont assises à gauche autour d'une table à ouvrage. Francoville est assis à droite sur une causeuse, et tient des journaux à la main.

LAURE.

Eh bien ! petit père, as-tu bientôt fini ?

FRANCOVILLE.

Finis ! je ne suis encore qu'à la seconde colonne !

LAURE, se levant.

Depuis une heure !...

FRANCOVILLE.

Mais, dame !... tu crois que ça se lit comme ça la politique... quand on n'en a pas l'habitude... et qu'on n'est pas encore très au courant ?

M^{lle} FRANCOVILLE.

Ah ! le fait est, mon frère, que lorsque vous vendiez du fil et du coton rue de la Verrerie, au Gros Echeveau...

FRANCOVILLE.

Je n'avais pas le temps, c'est clair, d'approfondir toutes ces choses-là... et quand je pense que j'ai pu vivre ainsi jusqu'à présent, sans savoir un seul mot d'administration générale et d'économie politique... sans en connaître d'autre que celle de ma maison !...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Cela ne vous a pas empêché de faire votre fortune ; et qu'est-ce qu'il vous faut de plus, à vous autres hommes ? (A part.) Ils sont si matériels !...

FRANCOVILLE, se levant, en tenant à la main plusieurs journaux.

Ce qu'il me faut ? patience ! A présent que je suis rentier, propriétaire retiré dans un château à moi ! dans une commune

dont je suis le premier citoyen, entouré de riches voisins qui sont mes amis politiques, je m'instruis, je m'éclaire :

Air du *Pidge*.

Tous les matins, je lis mes trois journaux...
Trois bons mètres de politique;
Des nuances de leurs drapeaux
A m'en faire une je m'applique.

LAURE.

Quoi ! trois journaux !...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Au temps où nous vivons,
Beaucoup de gens font un pareil mélange...
Ils prennent trois opinions,
Pour en avoir deux de rechange.

FRANCOVILLE.

J'en prendrai une bonne, et alors...

LAURE.

Eh bien ! oui, là, petit père... alors tu seras bien savant... mais en voilà assez pour aujourd'hui... (*Allant à lui et prenant les journaux.*) Voyons, laisse donc un peu ce vilain journal, car voilà plus d'une heure que nous sommes-là à ne rien dire !

FRANCOVILLE.

Eh ! mais...

M^{lle} FRANCOVILLE, *se levant*.

Oh ! avec elle, il faudrait toujours bavarder !

LAURE.

Mais c'est plus amusant que de soupirer à chaque instant en levant les yeux au ciel, comme vous, mademoiselle ma tante !...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Laure !...

LAURE.

On ne doit pas rester baissée sur son ouvrage, sans travailler ; comme ma chère sœur.

DELPHINE, *sortant de sa rêverie, et se levant*.

Moi ? *

LAURE.

Ouf ! voilà le premier mot depuis ce matin. C'est bien heureux !

DELPHINE, *avec douceur*.

Enfant !...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Mais voyez un peu cette petite fille !...

LAURE.

Petite fille, petite fille !... Ecoutez donc, ma tante Hélène ! j'ai seize ans... deux ans de moins que ma sœur, et vingt ans de moins que vous...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Je n'ai pas compté avec vous !...

LAURE.

Oh ! si nous comptions, il y en aurait peut-être deux de plus !... Nous sommes toutes les trois à marier... et on dit que ce n'est pas toujours la plus jeune qui a le moins de chance ?...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Se marier !... elle y pense déjà !

LAURE.

Tiens ! vous y pensez bien encore !

FRANCOVILLE, *riant*.

Ha ! ha ! ha ! c'est vrai !

DELPHINE.

Ma sœur !

LAURE.

Oh ! c'est convenu... Tu passeras la première ; je ne me marierai qu'après... mais dépêche-toi, car je suis pressée, je t'en prévient !

M^{lle} FRANCOVILLE, *à part*.

Ça fait pitié !

FRANCOVILLE, *prenant les bras de ses deux filles sous les siens* *.

Où, mes chers enfants, oui, je vous marierai toutes les deux... l'aînée d'abord, c'est naturel... à des maris ayant de la fortune, une position, j'y tiens !

LAURE.

Dame ! si ça te fait plaisir, tu es le maître !

DELPHINE.

Ah ! une position !

FRANCOVILLE.

Je l'exige, j'en ai le droit... Tenez, l'autre jour, au bal du receveur général... vous dansiez toutes les deux, et moi, je jouissais de vous voir si jolies, si bien mises ! quand, tout à coup, un monsieur que je ne connaissais pas, dit à son voisin : Quelles sont donc ces deux charmantes personnes ?

LAURE.

Il a dit charmantes !... il devait être bien, ce monsieur-là !

FRANCOVILLE.

C'était un noble ; car l'autre lui dit : Mon cher de Varannes, ce sont les deux filles de M. Francoville... un riche négociant retiré dans ce département... il double sa fortune dans les sucres... et ses filles auront chacune au moins trois cent mille francs de dot... Elles sont superbes, reprit M. de Varannes.

LAURE.

Il a dit superbes !...

DELPHINE.

Les trois cent mille francs nous faisaient monter.

FRANCOVILLE.

Non, il disait cela d'un air de franchise... et moi, j'étais heureux !

DELPHINE, *l'embrassant*.

Cher papa !

* D. F. L. H.

LAURE, l'embrassant aussi.

Que tu es bon !...

M^{lle} FRANCOVILLE.

S'il est permis d'écouter des choses pareilles... A Delphine, je ne dis pas... mais à une petite fille, qui est en pension !

LAURE.

Mais non, puisque je suis en vacances !...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Ah ! l'on s'en aperçoit... à vous voir courir dans le parc toute la journée... sans faire œuvre de vos dix doigts... et passer les soirées à valser avec un jeune homme.

FRANCOVILLE.

Laure ?

LAURE.

Un jeune homme !... quel jeune homme !... où y a-t-il un jeune homme ici ?

M^{lle} FRANCOVILLE.

Eh bien ! mais... Albert !...

LAURE, riant.

Lui !... ha ! ha ! ha ! d'abord, ce n'est pas un jeune homme, c'est notre ami d'enfance.

FRANCOVILLE, riant.

Ha ! ha ! elle a raison. (*Delphine range vivement son ouvrage.*) Le fils d'une pauvre femme notre voisine, qui nous l'a recommandé en mourant... Écolier, il venait nous voir aux vacances... comme aujourd'hui, après sa sortie de Saint-Cyr... et si réservé...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Un petit officier de vingt-deux ans !

FRANCOVILLE.

Sans fortune, douze cents francs d'appointements... Il est sans conséquence, le pauvre garçon !... il le sait bien... il se met à sa place... et je ne peux pas lui défendre de valser avec mes filles, si cela les amuse !...

LAURE.

Oh ! oui, petit père, il danse si bien la redowa et la schottisch... n'est-ce pas, Delphine ?... *

DELPHINE.

Hein ? tu dis ?...

FRANCOVILLE.

Et la quotiche ? qu'est-ce que c'est que ça ?

AIR : *De sommsiller encor, ma chère.*

M^{lle} FRANCOVILLE.

Ce sont des danses étrangères,
Des pas lourds et disgracieux.

LAURE.

Oh ! vos jambes sont routinières,
Les vieux pas vous plaisent bien mieux.

M^{lle} FRANCOVILLE.

Mais oui!... votre nouvelle danse
A d'autres il faut la laisser,
Quand on a du goût, de l'aisance!...

LAURE, *bas à Delphine.*

Et qu'on ne peut plus la danser!...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Belle invention!...

LAURE.

Mais tu verras, petit père, comme c'est gentil... surtout
quand c'est Delphine qui danse!...

DELPHINE.

Moi!...

LAURE.

Oui, parce qu'alors c'est moi qui tiens le piano... et je le vois
dans la glace, c'est charmant... Delphine a un petit air
penché, qui est délicieux!...

DELPHINE, *riant.*

Ha! ha! ha! es-tu folle?

LAURE.

Au lieu que, lorsque c'est toi qui nous accompagnes, tu t'em-
brouilles toujours... et je ne m'y reconnais plus!

M^{lle} FRANCOVILLE.

Le grand mal!...

FRANCOVILLE, *riant.*

Petite jacasse, va!

ALBERT, *en dehors.*

Portez cela dans la bibliothèque!...

DELPHINE.

C'est lui! (*Albert paraît.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, ALBERT. *Il tient à la main une rose et une pensée.*LAURE, *courant à lui.* *

Ah! vous voilà, Albert, vous arrivez bien à propos! Nous
parlions de vous... de la schottisch, c'est tout comme... vite, je
vais me mettre au piano... prenez ma sœur dans vos bras...
pour montrer à petit père.

DELPHINE, *s'éloignant.*

Eh! mais, y penses-tu?

ALBERT, *riant.*

Mademoiselle...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Laure!...

FRANCOVILLE.

Ah! mon cher, ces demoiselles me vantaient vos talents sur

la valse !... il paraît que vous êtes d'une force... oh ! mais d'une force !...

ALBERT, *riant*.

Etourdissante !

FRANCOVILLE, *riant aussi*.

Etourdissante !... Ah ! ah ! c'est le mot, car votre *quotiche... sottiche* leur fait tourner la tête !... Mais d'où venez-vous donc, maintenant, coureur, qu'on ne vous a pas vu ce matin ?

ALBERT, *avec intention, regardant Laure*.

Effectivement, ce matin je n'ai encore vu personne !

LAURE.

Oh ! les jolies fleurs que vous tenez là !...

ALBERT.

Je les ai cueillies pour vous... (*Se reprenant.*) Mesdemoiselles. (*Mouvement de M^{lle} Francoville.*)

LAURE.

Moi, j'adore les roses... je prends celle-ci.

ALBERT.

Ah ! alors, Delphine, ma pauvre pensée...

DELPHINE.

Merci !... c'est une fleur que j'aime beaucoup.

M^{lle} FRANCOVILLE, *avec dépit*.

Moi, je ne peux pas les souffrir... les roses non plus !

LAURE, *bas à Albert*.

Parce que vous l'avez oubliée, maladroit.

FRANCOVILLE.

Les belles fleurs ! et dire que c'est de mes jardins...

ALBERT.

Mais, non... c'est de celui de la préfecture.

M^{lle} FRANCOVILLE.

Vous êtes allé jusqu'à Angers !... chez M. le préfet ! *

ALBERT.

Oui, mademoiselle... J'avais quelques renseignements à lui demander sur un banquier...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Et vous avez vu M. le préfet !

ALBERT.

Sans doute... il m'a même remis pour M. Francoville quelques volumes, que je viens d'apporter... *la Richesse des nations*, de Smith...

FRANCOVILLE.

La Richesse des nations !

ALBERT.

Et Jérémie Bentham !...

FRANCOVILLE.

Et Jérémie Branthôme !

DELPHINE. **

Bentham, mon père.

* L. D. H. A. F.

** H. A. F. L. D.

FRANCOVILLE.

Benthôme, c'est ce que je disais... mes auteurs favoris...
Comme il connaît mes goûts, ce cher préfet!...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Et, il ne vous a rien dit?

ALBERT.

Si fait!... J'oubliais...

FRANCOVILLE.

Quoi?

ALBERT.

Il m'a chargé de vous prévenir qu'il viendrait vous voir ce
matin...

M^{lle} FRANCOVILLE, à part.

Allons donc!...

ALBERT.

Pour une affaire très-importante.

FRANCOVILLE.

Très-importante?

ALBERT.

Et très-pressée!...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Très-pressée!... (A part.) Ah! mon Dieu!

LAURE.

Eh! mais, ma tante, qu'est-ce que vous avez donc?... vous
voilà cramoisie... et papa aussi!

M^{lle} FRANCOVILLE. *

Moi! je ne sais ce que vous voulez dire!...

FRANCOVILLE.

Par exemple! moi!...

ALBERT, bas à Laure.

Il faut que je vous parle.

LAURE.

Hein!

ALBERT, rencontrant les regards de Delphine.

Ah! mesdemoiselles, je vous annonce que j'ai tout disposé
pour la promenade sur l'eau, que nous avions projetée hier!

LAURE.

Oui, oui, c'est cela... Il fait un temps superbe, et vous me
ferez ramer, n'est-ce pas?

M^{lle} FRANCOVILLE.

Encore une idée!

LAURE.

Oui, je rame très-bien... ce n'est pas comme Delphine...
l'autre jour elle a failli nous faire chavirer... heureusement
Albert était en face d'elle... il s'est jeté sur les rames et il
nous a sauvés.

DELPHINE, souriant.

C'est dire que je n'y entends rien...

* H. L. A. D. F.

LAURE.

Mais aujourd'hui...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Aujourd'hui, mesdemoiselles, votre père attend M. le préfet... et vous seriez mieux d'aller vous habiller pour le recevoir.

FRANCOVILLE.

C'est juste!

DELPHINE.

Oui, ma tante.

LAURE.

De la toilette pour lui? c'est bien la peine!...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Pourquoi donc pas?

LAURE.

Parce qu'à son âge.

M^{lle} FRANCOVILLE.

Son âge!... son âge!... un homme de quarante ans, qui n'en paraît pas plus de trente-huit!...

LAURE.

Ah! je n'en dis pas de mal pour ça... D'abord, moi, j'aime beaucoup les autorités... les préfets surtout!...

ALBERT.

Je vous préviens que M. de Rozan doit venir avec son neveu.

FRANCOVILLE.

Ah! il a un neveu?

ALBERT.

Qui a le même âge que lui.

LAURE.

Bon! quatre-vingts ans à eux deux!

ALBERT, *souriant*. *

Un gentilhomme qui s'est formé à la campagne pour briller à Paris... Un grand chasseur qui a usé sa voix à crier après ses chiens.

FRANCOVILLE.

Delphine!...

DELPHINE.

Mon père?

FRANCOVILLE.

Dis à Joseph de préparer une collation... Il aime beaucoup les collations, ce cher préfet.

M^{lle} FRANCOVILLE.

Oui, du madère, des biscuits...

FRANCOVILLE.

Et des fruits, mes plus beaux fruits... Je veux lui montrer qu'on s'entend en horticulture!

ALBERT, *bas à Laure*.

Je vous attendrai ici!

LAURE, *bas.*Dame ! je tâcherai !... (*Delphine et Laure sortent à gauche.*)FRANCOVILLE, *à Albert.*

Et vous, mon bon ami, qui êtes aussi de la maison, faites-moi donc le plaisir de dire au jardinier de ratisser toutes les allées... et de lâcher le grand jet d'eau.

ALBERT.

J'y vais, monsieur... (*A part, avec dépit.*) Ils restent !... (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE III.

FRANCOVILLE, M^{lle} FRANCOVILLE.M^{lle} FRANCOVILLE.

Ah ! je suis bien émue !...

FRANCOVILLE, *d'un air radieux.*

Eh bien ! ma sœur ?...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Eh bien ! mon frère ?

FRANCOVILLE.

Il va venir, ce cher préfet, et vous ne vous doutez guère de la charmante surprise que nous vous ménageons.

M^{lle} FRANCOVILLE.

Une surprise !... ah ! mon Dieu !... vous savez donc, mon frère, pourquoi M. le préfet vient ce matin ?

FRANCOVILLE, *avec fatuité.*

Je crois que oui... je m'en flatte.

M^{lle} FRANCOVILLE.

Et qui vous le fait croire ? qui vous fait supposer ?

FRANCOVILLE.

Supposer ?... tout est convenu, j'ai sa parole...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Sa parole... déjà !... Ah ! mon frère, c'est aller un peu vite !...

FRANCOVILLE.

Comment !... un peu vite !... quand on a attendu si longtemps.

M^{lle} FRANCOVILLE.

C'est vrai !... et puis il a compris que je savais tout...

FRANCOVILLE.

Et comment cela ? qui vous l'a dit ?

M^{lle} FRANCOVILLE.Mais ses regards, ses prévenances ! (*Mettant la main sur son cœur.*) et puis quelque chose là qui ne trompe jamais...

FRANCOVILLE.

Quelque chose là ?... qu'est-ce qu'elle me conte ? Quelque chose vous a dit que je suis sur la liste des conseillers municipaux ?

M^{lle} FRANCOVILLE.

Municipaux !

FRANCOVILLE.

Qu'il désire me lancer dans la vie politique!

M^{lle} FRANCOVILLE.

Vous!

FRANCOVILLE.

Et que dans ce moment on songe à moi pour la mairie!...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Mon frère!... Ah! vous croyez... que c'est pour cela!...

FRANCOVILLE.

Qu'il vient ce matin!

M^{lle} FRANCOVILLE.

Et que, depuis un mois, il m'accable d'hommages, de prévenances, de petits soins... qu'il est toujours près de moi à soupirer... et à me dire, comme hier encore... Ah! c'est un bien honnête homme que monsieur votre frère... on serait heureux d'entrer dans sa famille.

FRANCOVILLE.

Il vous a dit cela!... Bah!

M^{lle} FRANCOVILLE.

Et bien des choses encore auxquelles le cœur d'une femme ne se trompe pas.

FRANCOVILLE.

Ha! ha! ha!... Enfin, ma pauvre sœur!...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Ha! ha! ha!... mon pauvre frère, si vous n'y voyez pas plus loin en politique!... Je vais m'habiller... *

FRANCOVILLE.

Eh! pourquoi donc ne deviendrais-je pas un homme politique comme un autre!... M. le préfet me l'a bien dit... avec du jugement, j'en ai... de la fortune... j'en ai beaucoup... un homme arrive à tout... Je vais mettre une cravate et un habit...

Air de la Cracoviense.

M^{lle} FRANCOVILLE.

Allons! bonne chance!

Je vous fais d'avance

Mes vœux et mon compliment.

FRANCOVILLE.

Moi, je vous en offre autant!

M^{lle} FRANCOVILLE.

Préparez, mon frère,

L'écharpe du maire!

FRANCOVILLE.

Vous, ma sœur, il faut songer

A votre fleur d'oranger!

Ensemble.

Allons, bonne chance, etc.

(Il sort par la droite; M^{lle} Francoville par une porte du fond, à gauche; Albert entre vivement par celle du milieu.)

SCÈNE IV.

ALBERT, puis LAURE.

ALBERT, descendant la scène.

Enfin !

LAURE, entr'ouvrant une petite porte à gauche.
Etes-vous seul ?

Vous voilà !... *

ALBERT.

LAURE.

Certainement, me voilà !... Vous aviez l'air si malheureux !
Et ce n'est pas sans peine, au moins ; car, pour descendre la
première, je me suis tant dépêchée !...

ALBERT.

On ne s'en douterait pas.

LAURE.

Vrai ! ma toilette ? **

ALBERT.

Charmante !...

LAURE.

Et je n'ai pas été longtemps à la faire !

ALBERT.

Aussi, y avez-vous oublié quelque chose !

LAURE.

Quoi donc ?

ALBERT.

Cette rose que vous aviez préférée...

LAURE.

Elle n'allait pas à ma toilette.

ALBERT.

Ah ! faire de cela une question de coquetterie !

LAURE.

Ah çà ! mais, après m'être tant dépêchée, si je ne suis venue
ici que pour avoir des reproches, je m'en vais, savez-vous ?

ALBERT, la retenant.

Oh ! non ! pardon, restez, de grâce ; j'avais tant besoin de
vous voir, de vous parler... car, ce matin, je ne vous ai pas
vue comme d'habitude...

LAURE.

Oh ! ce n'est pas de ma faute !

ALBERT.

En vérité !

LAURE.

Mais, je n'aurais pas dû vous dire cela.

ALBERT.

Oh ! si, si... dites-le-moi... j'ai besoin de l'entendre ; j'étais
si malheureux ! je suis resté deux heures sous vos croisées...

* L. A. }

** A. L.

LAURE.

Je savais bien que vous étiez là.

ALBERT.

Sans m'avoir vu !... Ah ! c'est charmant !...

LAURE.

C'est charmant ! c'est charmant ! Le beau mérite à moi, vous y êtes tous les jours, à la même heure !... Mais ce matin, quand je me suis levée, ma sœur travaillait près de la fenêtre, et depuis longtemps... Et moi, je ne pouvais vous voir qu'à travers sa tête, comme ça... C'était ennuyeux !

ALBERT.

J'avais cru cependant apercevoir votre jolie main qui soulevait le rideau...

LAURE.

Oh ! ça, c'est une idée.

ALBERT.

Dame ! je le crois, puisque vous n'avez pas vu le baiser que je vous ai envoyé !

LAURE.

Vrai !... Voilà comme les bonnes choses se perdent.

ALBERT.

Alors, de peur d'être remarqué en restant plus longtemps, j'ai quitté le jardin, et suis allé dans la campagne penser à vous...

LAURE.

Bien vrai ?

ALBERT.

Est-ce que je ne pense pas toujours à vous ?

LAURE.

Mais il ne faut pas me dire cela...

ALBERT.

Ne le savez-vous pas ?

LAURE.

Eh ! mon Dieu ! si... Puisque je l'ai deviné tout de suite, bien avant même que vous m'en ayez fait l'aveu !...

ALBERT.

Ah ! que c'est gentil !

LAURE.

Quoi donc ?

ALBERT.

Ce que vous me dites.

LAURE.

Pourquoi ?

ALBERT.

Pourquoi ?... Mais parce qu'il y a en vous un charme, une grâce, des trésors de candeur, d'esprit, de sentiment, que tout le monde ignore, que moi seul je connais... Oh ! oui... de sentiments, n'est-ce pas, éternels et purs comme les miens ? *

* L., A.

LAURE.

Voulez-vous bien vous taire, monsieur? Voilà encore que vous me faites peur... Vous savez bien que je n'aime pas que vous me parliez sur ce ton-là... que vous me regardiez ainsi...

ALBERT.

Pardon... pardon de cette exaltation, dont je ne suis pas maître... Que voulez-vous? quand je vous vois si bonne et si jolie...

LAURE, avec coquetterie.

Je suis donc jolie, vraiment?

ALBERT.

Vous me le demandez!

LAURE.

Aussi jolie que ma sœur? Elle est jolie, Delphine.

ALBERT.

Je n'en sais rien.

LAURE.

Comment?

ALBERT.

Je ne vois que vous, vous seule!...

LAURE.

Si l'on vous entendait!... Delphine, surtout, qui me regarde comme une enfant, parce que je ne suis pas sérieuse comme elle.

ALBERT.

Oui... Le fait est qu'elle est si grave, si réfléchie...

LAURE.

Et je crois vraiment que ça augmente depuis un mois... vous devez remarquer... car enfin, elle est toujours en tiers avec nous...

ALBERT.

Oui... et même cela me gêne beaucoup... Mais pourquoi donc cette mélancolie?

LAURE.

Est-ce que je le sais? elle est si mystérieuse!...

ALBERT.

Un amour contrarié, peut-être?

LAURE.

Un amour!... elle?... Ah! bien, oui!...

ALBERT.

Pourquoi ne se marie-t-elle pas?... à dix-neuf ans...

LAURE.

Je n'en sais rien non plus... On ne parle jamais de mariage quand je suis là... Si ce n'est ma tante, qui dit toujours qu'il faut que les aînées soient mariées les premières!... que c'est leur droit, qu'elle y tient!...

ALBERT.

Eh bien! on mariera votre sœur... J'ai idée qu'on pense à elle!... Mais votre père?...

LAURE.

Oh ! lui, c'est autre chose !... Quand il ne lit pas la politique, il dit qu'il veut pour ses filles, l'ainée d'abord, de bons partis qui aient une grande fortune... une belle position... Il a raison, n'est-ce pas ?

ALBERT, *ému.*

Vous trouvez ?

LAURE.¹

Oh ! je sais que vous n'avez pas une grande fortune...

ALBERT.

Ni une belle position !...

LAURE.

Mais ça viendra... D'abord, vous avez votre oncle de Bénarès qui est riche, bien riche, et dont vous êtes le seul héritier... Vous aime-t-il bien ?

ALBERT, *lui tendant la main.*

Laure, j'ai un conseil à vous demander... un conseil d'où dépend mon bonheur, ma vie !...

LAURE.

Ah ! comme vous me dites cela !

DELPHINE, *appelant du dehors.*

Laure !

LAURE.

Ah ! ma sœur... Dites-moi, peut-elle être du conseil ?

ALBERT.

Pourquoi pas ? Mais c'est vous seule qui en déciderez... c'est vous seule qui comprendrez combien je suis malheureux !

LAURE.

Malheureux, vous ?

SCÈNE V.

LES MÊMES, DELPHINE.*

DELPHINE, *entrant.*

Laure !

LAURE, *courant à elle.*

Ah ! ma bonne petite, viens donc !... Voici Albert qui veut nous demander un conseil.

DELPHINE.

M. Albert ?...

ALBERT.

Oui, mademoiselle. Je viens à vous comme à une... (*Se reprenant.*) comme à mes deux sœurs !...

LAURE.

Et vous faites bien... (*Regardant Delphine.*) N'est-ce pas ?... Ah ! vous devez être content d'elle... Tenez, elle s'est parée de votre pensée !... quoique ça n'aille pas du tout avec sa robe. !

* L. D. A.

ALBERT, *lui tendant la main.*

Ah ! que vous êtes bonne, Delphine !

DELPHINE, *souriant.*

Mon Dieu ! c'est tout simple... il y a des pensées qui ne gênent jamais rien !

ALBERT, *riant.*

Ce n'est pas comme les roses !

LAURE.

Voyons, monsieur, ce conseil !... *(A sa sœur.)* Tiens, asseyons-nous là toutes deux... *(Elle la fait asseoir près d'elle sur la causeuse.)* Et maintenant, nous voilà prêtes à vous entendre, consultez-nous !... *

ALBERT.

Mesdemoiselles...

LAURE.

Et d'abord, je...

DELPHINE.

Mais tais-toi donc ! il parle...

ALBERT.

Vous le savez, je n'ai pour toute fortune que mon épée de sous-lieutenant que j'ai gagnée à Saint-Cyr, et qui, par le temps qui court, ne me mènera pas bien loin.

LAURE.

C'est égal, c'est gentil, je voudrais vous voir en uniforme !... J'adore ça... avec de petites moustaches !...

DELPHINE.

Oh ! pas moi... un uniforme me fait peur... il donne des idées de batailles, de périls, de blessures... de mort !...

LAURE.

Tu es poltronne, toi.

ALBERT.

Oh ! ce n'est pas là ce qui m'effraye !... et, s'il suffisait de risquer sa vie !... Mais l'avancement qu'il est permis d'espérer alors peut être si lent ! et il y a des circonstances où il ne me suffirait pas... Par exemple, si j'aimais, si mes vœux s'adressaient à une jeune fille... dont le père exigeât une fortune... une position...

DELPHINE, *à part.*

Ah ! mon Dieu !

LAURE.

Le fait est que l'épaulette et la paye d'un sous-lieutenant...

DELPHINE.

Mais laisse donc continuer !... Si M. Albert a un autre moyen...

ALBERT.

Oui, sans doute ; et c'est là-dessus que je veux vous consulter... *(Il passe derrière la causeuse, et s'appuie, entre elles deux, sur le dossier.)*

DELPHINE, *souriant.*

Vois-tu ?

* D. L. A.

LAURE.

J'écoute.

ALBERT.

Vous savez que j'ai un oncle à Bénarès... un frère de ma mère, négociant habile, aventureux, infatigable, qui se trouve à la tête d'une grande entreprise, et d'une immense fortune!... Il voulait, quand j'étais bien jeune, m'avoir près de lui... Mais ma mère vivait alors... mon départ l'aurait tuée... Je refusai.

LAURE.

Ce fut peut-être un malheur!

DELPHINE.

Quitter sa mère!... Oh! vous avez bien fait!...

ALBERT, *quittant la causeuse.**

Aujourd'hui que je suis orphelin... (*Il s'arrête et essuie une larme. — Les jeunes filles le regardent avec émotion. — Il reprend après un silence.*) Mon oncle m'écrit de nouveau, pour me presser de le rejoindre... Vieilli par la fatigue plus que par l'âge, il veut me placer à la tête de ses affaires, il me montre un avenir magnifique; et enfin, il semble mettre à ce prix son amitié!...

LAURE, *d'un air dédaigneux.*

Oh!

ALBERT.

Et sa succession!...

LAURE, *d'un ton contraire.*

Ah!

DELPHINE.

Et vous hésitez?...

ALBERT.

Mon premier mouvement a été de refuser encore... Quitter mon pays, tous ceux que j'aime... et cet état que j'avais choisi, cette épée dont j'étais fier... Il me semblait que donner ma démission, c'était désertier!

DELPHINE, *se levant.*

Alors ne partez pas.

LAURE, *se levant.*

On est fusillé quand on déserte?

ALBERT.

Oh! ce n'est pas le cas... et puis j'ai pensé que je pouvais peut-être obtenir une permission du ministre... sans renoncer à mon épauvette!... J'ai écrit pour cela... Je me suis fait appuyer par M. de Rozan...

LAURE.

Le préfet?

DELPHINE.

Et si le ministre consent?

ALBERT.

Qu'en pensez-vous? Que faut-il faire? Que me conseillez-vous?

* A. D. L.

LAURE.
Moi, je vous conseille de partir.

ALBERT.
Ah!...

DELPHINE.
Oh! vous expatrier ainsi... aller si loin de nous... pour toujours peut-être!...

LAURE.
Ecoute donc, un oncle millionnaire, ça vaut bien la peine qu'on se dérange un peu.

DELPHINE.
Oh! toi, tu ne penses qu'aux millions...

LAURE.
Tiens, c'est gentil! ça mène à tout... à une position, comme dit mon père...

ALBERT, un peu piqué.
Et moi... au fait ne dois-je rien à mon oncle, le frère de ma bonne mère?... Il m'aime... il me tend les bras, et je sens là comme un remords d'hésiter si longtemps!...

DELPHINE.
Je comprends... il faut faire quelque chose pour ceux qui nous aiment... quoi qu'il puisse nous en coûter... *(Avec effort.)* Partez, Albert! partez!

ALBERT.
Oui, oui... D'ailleurs, c'est le conseil que me donne aussi Julien, mon vieux Julien... Vous savez, ce vieux serviteur de ma famille, dont je vous ai parlé si souvent... Cet ami si dévoué!

DELPHINE.
Ce vieillard qui n'a que vous pour soutien?...

ALBERT.
C'est l'honneur même!...

LAURE.
Alors, vous partirez? *

ALBERT.
Oui... après avoir assuré son existence chez mon banquier, sur le modeste héritage de ma mère.

AIR : *Petit enfant.*

Mais au retour, le reverrai-je encore.
Mon vieux Julien?... Ah! l'absence, le temps...
Qui sait? peut-être un malheur que j'ignore,
Ne font-ils pas bien des cœurs inconstants?...

LAURE.
Quoi!

DELPHINE.
Vous croiriez?...

ALBERT.
Bravant le malheur même...
Le temps, l'absence oh vont s'user mes jours,

Je reviendrai fidèle à ce que j'aime !...
 Vous qui m'aimez, m'aimerez-vous toujours ?
(Il a pris la main de Laure à la dérobée.)

DELPHINE, se tournant vers eux.

En doutez-vous ?

LAURE.

Pauvre garçon ! donne-lui donc la main, Delphine !... *(Delphine lui tend la main, qu'il serre.)*

ALBERT.

Oh ! merci !...

LAURE, gaiement.

Ah ! une voiture !... quelqu'un qui nous arrive ! *(Elle court au fond, Albert se détourne pour cacher son trouble. Delphine essuie des larmes.)* C'est la livrée de M. le préfet !... Le voilà lui-même en personne... il descend de son équipage !

DELPHINE.

Ah !... J'oubliais les ordres de ma tante !...

ALBERT.

Et moi qui n'ai pas prévenu le jardinier...

LAURE, toujours au fond.

Il est avec quelqu'un !... *(Revenant à eux.)* Ah ! dites donc... c'est sans doute son neveu... il n'est pas beau !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, M. DE ROZAN, MORTIMER.

DE ROZAN, en dehors.

Par ici, mon cher !... par ici !...

MORTIMER, en dehors.

Le beau chien !... ah ! sapristi ! le beau chien !...

LAURE.

Il parle chien... c'est le neveu !... je le reconnais à la voix !

DE ROZAN, entrant. *

Ah ! voici ces demoiselles... et notre jeune sous-lieutenant.

MORTIMER, ricanant.

Ah ! oui, je sais, j'ai déjà vu... *(Regardant au fond.)* C'est un Terre-Neuve !

LAURE, bas à Delphine, montrant Mortimer.

Vois donc, quelle toilette !

DE ROZAN.

Mesdemoiselles !... *(Rappelant son neveu à demi-voix.)* Mortimer !...

MORTIMER, les saluant.

Ah ! ces demoiselles... mille grâce !

LAURE, à part.

Mille grâce !... Il devrait bien en garder pour lui...

DE ROZAN.

Avez-vous prévenu Francoville de ma visite, monsieur Albert?

ALBERT.

Oui, monsieur... en arrivant.

DELPHINE.

Et je cours vous annoncer à mon père, monsieur.

DE ROZAN.

Comment donc... vous êtes bien pressée de nous quitter, mademoiselle Delphine?

DELPHINE.

Monsieur...

MORTIMER, à part.

Ah ! c'est elle... l'aînée ; par conséquent la jeune, c'est la cadette.

DE ROZAN, prenant une aquarelle sur la table.

Ces fleurs sont peintes par vous?... Oh ! je sais que vous avez du talent... M. Albert m'a fait de vous ce matin un éloge... dont je suis encore ému !... (Delphine regarde Albert d'un air de reconnaissance.)

ALBERT.

Et ce que je vous ai dit, monsieur, est loin encore de la vérité !... C'est un ange que M^{lle} Delphine...

DELPHINE.

Mais, taisez-vous donc, Albert... vous allez me faire rougir !

MORTIMER.

Ah ! très-bien ! très-bien !

LAURE.

Oh ! quel air protecteur !

MORTIMER, pendant que Rozan regarde l'aquarelle de Delphine.

Et nous, ma petite demoiselle, employons-nous bien nos vacances ?

LAURE.

Ah ! très-bien ! très-bien ! monsieur...

DE ROZAN, occupé des fleurs.

Charmantes !...

MORTIMER.

Jouons-nous bien au volant, à cache-cache, au cerceau ?

LAURE, piquée.

Au cerceau !...

ALBERT.

Qu'est-ce qu'il lui dit là ?

MORTIMER.

Faisons-nous de bonnes parties d'âne !

LAURE.

Non, monsieur, non... je n'aime pas les ânes !... et, si vous permettez, je vais, avec ma sœur, prévenir mon père que vous êtes-là... (A part.) Attrape ! (Elle remonte.) **

* A. R. (D. M. L.)

** D. R. L. M. A.

MORTIMER, *riant*.

Ha ! ha ! ha ! elle est très-naïve, cette petite !... (*Albert rit à part.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, FRANCOVILLE, M^{lle} FRANCOVILLE.

FRANCOVILLE.

Que m'apprend-on ?... M. le préfet ici ?

M^{lle} FRANCOVILLE.

Et l'on ne nous a pas prévenus ! *

DELPHINE.

Nous sortions pour cela, ma tante.

FRANCOVILLE, *à de Rozan*.

Je parcourais les ouvrages que vous m'avez envoyés.

M^{lle} FRANCOVILLE.

Et moi, j'étais à mon piano.

ALBERT, *à part*.

Ils s'habillaient !... et quelle tenue !... il y a quelque chose !...

DE ROZAN.

Mais nous étions en fort bonne compagnie... avec ces demoiselles.

MORTIMER.

Que nous retenions... (*On le regarde. Il salue.*)

DE ROZAN.

Voulez-vous me permettre de vous présenter mon neveu, M. de Varannes... **

FRANCOVILLE.

Monsieur... ah !... je reconnais... j'ai déjà vu monsieur... au bal... J'en parlais à mes filles, ce matin...

MORTIMER.

Ah ! trop de bonté !...

LAURE, *bas à Delphine*.

Ah ! celui qui faisait notre éloge... ça me réconcilie avec lui.

M^{lle} FRANCOVILLE.

M. de Varannes... mais il y a près d'ici un château de ce nom...

MORTIMER.

C'est le mien, madame.

M^{lle} FRANCOVILLE.

Mademoiselle, monsieur.

MORTIMER.

Pardon, oui, mademoiselle... un vieux donjon, héritage de famille... où j'ai passé gaiement ma jeune existence !

ALBERT.

Et où il y a, dit-on, de fort belles chasses.

* D. L. H. R. F. M. A.

** H. D. L. F. M. R. A.

MORTIMER.

Oui, j'en ai de fort belles... et une meute superbe!... (*A Francoville.*) Ah! monsieur... vous avez un beau chien.

FRANCOVILLE.

Ah! oui, mon Terre-Neuve... Mortimer.

MORTIMER.

Mortimer!... vrai!... votre?... il s'appelle comme moi!... ha! ha! ha!... (*Tout le monde rit avec lui.*)

FRANCOVILLE.

Oh! pardon!... pardon, monsieur...

Airs du Premier prix.

Nous changerons son nom bien vite!...

MORTIMER.

Pourquoi?... je n'y vois pas de mal;
C'est un fort beau nom qu'il mérite,
Car c'est un superbe animal.
L'intention était la même,
Sans doute, et je ne vois pas bien
S'il m'a pris mon nom de baptême,
Ou si c'est moi qui prends le sien!

(*On rit.*)

LAURE, à Delphine.

Il est bon enfant!...*

DE ROZAN.

Eh mais! mon cher monsieur Francoville, mon neveu est ton de vos administrés...

FRANCOVILLE.

Oh! si j'avais l'honneur d'être le maire de la commune, mais...

DE ROZAN.

Mais vous l'êtes.

FRANCOVILLE.

Plait-il, monsieur le préfet... Je suis...

DE ROZAN, lui tendant un papier.

Vous êtes nommé.

FRANCOVILLE.

Moi!

M^{lle} FRANCOVILLE.

Mon frère!

DELPHINE ET LAURE.

Mon papa!

MORTIMER, lui serrant la main.

Enchanté! **

FRANCOVILLE, ému.

La surprise... Je pensais si peu...

LAURE.

Oh! j'en suis bien aise... papa le désirait tant... il nous en parlait ce matin...

* H. D. L. M. F. R. A.

** M. L. D. F. R. H. A.

Oh !

ALBERT, *souriant à part.*

Laure !

DELPHINE.

Enfant terrible !

MORTIMER, *riant à part.*

Oh ! j'en parlais comme d'une chose possible.

FRANCOVILLE.

DE ROZAN.

Et c'était justice !... Je n'ai fait qu'éclairer le vœu des électeurs, qui s'est trouvé d'accord cette fois avec mes plus chères sympathies... D'ailleurs, fortune, indépendance, entente des affaires, vous réunissez tout. Il n'y avait pas, sur la liste, un candidat plus digne sous tous les rapports... j'ai compris cela tout de suite... Lorsque l'on est, comme moi, depuis dix ans, dans la haute administration... on juge les hommes à première vue... et j'étais sûr d'ailleurs de faire plaisir à ces demoiselles... *

Monsieur...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Comme il regarde Delphine !

ALBERT, *à part.*

Hum ! hum !

MORTIMER, *à Laure.*

Certainement !...

LAURE.

Et venir pour cela... vous-même... en personne... c'est d'une bonté !...

FRANCOVILLE.

DE ROZAN.

Oh ! je viens pour cela... d'abord... et puis pour une affaire qui m'intéresse un peu... (M^{lle} Francoville baisse les yeux. Francoville la regarde en souriant.)

Quoi donc !

LAURE, *vivement.*

Ah ! c'est mon secret.

DE ROZAN.

Petite curieuse !

MORTIMER, *souriant.*

Une demande en forme !

ALBERT, *à part.*

Mesdemoiselles, voyez donc un peu... si tout est prêt...

FRANCOVILLE.

Comme c'est adroit !

ALBERT, *à part.*

Je prierai ces messieurs d'accepter une petite collation.

FRANCOVILLE.

* M. L. D. R. F. H. A.

MORTIMER.

Que nous acceptons. (*A Laure.*) J'accepte tout de votre main.

LAURE, riant.

Vous êtes gourmand !

Aria de M. Formida.

Ensemble.

M^{lle} FRANCOVILLE et FRANCOVILLE,
aux jeunes filles.

Mes enfants, laissez-nous ensemble...
Mais c'est pour peu de temps, je crois;
Du mystère qui nous rassemble
Nous allons causer tous les trois.

DELPHINE, LAURE, ALBERT,
MORTIMER.

Allons, nous vous laissons ensemble...
Nous sommes de trop, je le vois,
Et du secret qui vous rassemble
Vous pouvez causer tous les trois !

M. DE ROZAN, à Mortimer et à Albert.

Mes amis, laissez-nous ensemble, etc.

MORTIMER, bas à de Rozan.

Glissez un mot pour moi...

M. DE ROZAN, bas.

Sans doute.

MORTIMER, à Albert.

Montrez-moi donc le parc, mon cher...

Et nous caresserons en route

Mon homonyme... Mortimer !...

(*Ils rient et reprennent l'ensemble. Les jeunes filles sortent par la gauche, Albert et Mortimer par le fond.*)

SCÈNE VIII.

DE ROZAN, FRANCOVILLE, M^{lle} FRANCOVILLE. *

FRANCOVILLE, à part.

Allons, ma sœur avait deviné juste. Enfin ! la voilà casée !... quelle chance !

DE ROZAN, ramenant par la main M^{lle} Francoville, qui feignait de sortir.

De grâce, mademoiselle, restez !... je tiens à votre présence... mais beaucoup...

FRANCOVILLE, à part.

Pauvre petite !... comme elle tremble !... Dame ! c'est la première fois que ça lui arrive !...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Mon Dieu ! monsieur... si vous l'exigez... (*Vivement.*) D'ailleurs, je ne sais pas de quoi il s'agit.

DE ROZAN.

Mais, moi, je le sais... et je tiens beaucoup à votre assentiment... J'y compte... à moins que vous ne m'en vouliez d'avoir fait de votre frère un fonctionnaire public.

* F. R. H.

M^{lle} FRANCOVILLE.

Oh !... un maire de village !...

FRANCOVILLE.

Village ! village !... Trois cents feux pour le moins !

DE ROZAN.

Vous avez donc aussi de l'ambition, mademoiselle ?

M^{lle} FRANCOVILLE.

Mais certainement, monsieur.

DE ROZAN.

Patience ! M. Francoville me semble appelé par sa position à mieux que cela... nous y penserons... Mes services m'ont donné quelque crédit au ministère... et j'ai des amis politiques à la Chambre...

FRANCOVILLE.

Je m'occupe beaucoup de politique.

DE ROZAN.

Il faut vous tenir prêt... on annonce des élections...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Platt-il ?... mon frère !...

FRANCOVILLE.

Représentant !... il n'y en a jamais eu dans notre famille.

DE ROZAN.

Ah !... de préfet non plus, peut-être.

FRANCOVILLE.

De préfet !

M^{lle} FRANCOVILLE.

Jamais !

DE ROZAN.

Eh bien ! s'il s'en présentait un... estimé, j'ose le croire... unissant à un joli patrimoine un mérite qu'on veut bien apprécier dans les hautes régions... qui vint vous demander l'honneur d'entrer dans votre famille, si bonne, si respectable !...

FRANCOVILLE.

Monsieur... (*A part.*) Nous y voilà.M^{lle} FRANCOVILLE, *à part.*

Ah ! comme mon cœur bat !

DE ROZAN.

Voyons, voyons, mes chers voisins... aidez-moi donc... est-ce que vous ne comprenez pas ?...

FRANCOVILLE.

Quoi !... monsieur le préfet... je n'ose...

DE ROZAN.

Et vous, mademoiselle ?

M^{lle} FRANCOVILLE, *minaudant.*

Moi... mais, monsieur... que voulez-vous que je comprenne ?

DE ROZAN.

Mais que je pourrais bien être ce préfet-là !...

FRANCOVILLE.

Vous !

M^{lle} FRANCOVILLE.

Vous ! (*A part.*) Je ne me soutiens plus. (*Elle se rapproche d'un fauteuil.*)

DE ROZAN.

Où, moi... Depuis longtemps... depuis que je vous connais, je rêve cette union qui ferait, je le sens, le bonheur de ma vie...

FRANCOVILLE.

Ah ! vous croyez ?

DE ROZAN.

Oh ! j'en suis sûr !... il me faut, pour faire les honneurs de mon salon, une femme qui en soit l'ornement... qui me gagne tous les cœurs... et je crois l'avoir trouvée.

M^{lle} FRANCOVILLE, *à part.*

Quel honnête homme !... (*Francoville tousse.*)

DE ROZAN.

Oh ! j'ai observé la jeune personne !...

FRANCOVILLE, *à part.*

La jeune personne ! (*M^{lle} Francoville baisse les yeux.*)

DE ROZAN.

Je l'ai bien étudiée depuis un mois...

M^{lle} FRANCOVILLE, *à part.*

Je le sais bien !

DE ROZAN.

Et j'ai pu apprécier toutes ses belles et bonnes qualités... son excellente éducation, ses talents et ses charmes...

FRANCOVILLE, *à part, riant.*

Pauvre sœur ! comme elle se rengorge !

DE ROZAN.

Eh bien ! maintenant, à ce portrait...

FRANCOVILLE, *à part.*

Un peu flatté !...

DE ROZAN.

Me comprenez-vous enfin, et ne consentirez-vous pas à m'appeler votre gendre ?...

FRANCOVILLE.

Mon gendre ! (*M^{lle} Francoville se laisse tomber sur la causeuse.*)
Mais asseyez-vous, je vous prie... (*Il le fait passer vivement de l'autre côté et se trouve entre eux.*) *

DE ROZAN.

Merci ! merci !

AIR de l'Apothicaire.

FRANCOVILLE, *bas à sa sœur.*

Eh ! prenez donc garde, morbleu !

(*Elle se lève vivement.*)

DE ROZAN.

Puis-je espérer, mademoiselle,
D'être agréé comme neveu ?

M^{lle} FRANCOVILLE, à part.

Comme neveu ?

FRANCOVILLE.

Je réponds d'elle...

Mais la surprise... l'embarras...

(*Bas à sa sœur.*)

Ne faites donc pas la grimace !

Tâchez qu'il ne se doute pas

Que c'est la pilule qui passe !...

DE ROZAN.

Eh ! mais... qu'est-ce donc ?... serais-je indiscret ?... et auriez-vous pour M^{lle} Delphine un parti...

FRANCOVILLE.

Delphine !... ah ! c'est Delphine...

DE ROZAN.

Mais certainement... elle seule est à marier ici !...

M^{lle} FRANCOVILLE, à part.

Elle seule !...

DE ROZAN.

M^{lle} Laure est une enfant !...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Delphine n'a que dix-huit ans, monsieur !...

FRANCOVILLE.

Dix-neuf bientôt.

DE ROZAN.

Est-ce pour me dire que mon âge...

FRANCOVILLE.

Mais non ! mais non !... Vous êtes jeune, monsieur le préfet... très-jeune pour votre position !... et notre trouble tient à la surprise... à l'émotion... car enfin, un honneur pareil... (*Bas à sa sœur.*) Mais allez donc ! allez donc !

DE ROZAN.

Ce que je veux avant tout, c'est votre consentement, celui de mademoiselle votre sœur...

FRANCOVILLE.

Oh ! ma sœur me faisait ce matin votre éloge !... (*Il la pousse du coude.*)

DE ROZAN.

En vérité !

M^{lle} FRANCOVILLE.

Certainement !... Mais, avant tout, il me semble qu'il faut le consentement de Delphine !

FRANCOVILLE.

Et vous l'aurez... Un mariage si heureux, si inespéré !...

M^{lle} FRANCOVILLE, à part.

Que mon frère est plat !...

DE ROZAN.

Permettez... mademoiselle votre sœur a raison... il faut que je plaise à M^{lle} Delphine.

FRANCOVILLE.

Vous lui plairez ! Ma sœur, vous allez me l'amener à l'instant... à l'instant, entendez-vous ? Je vais lui parler... (*Prenant la main de M. de Rozan.*) Vous ne partirez pas d'ici sans avoir une réponse qui, je l'espère, comblera vos vœux... et les nôtres !

DE ROZAN.

Ah ! monsieur... combien je suis touché...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MORTIMER. *

MORTIMER, *entrant du fond, un paquet cacheté à la main.*

Mon cher oncle, je suis fâché de vous déranger... mais votre secrétaire vous envoie ces papiers, qu'il dit fort pressés.

DE ROZAN.

Donnez... Ah ! du ministère !... Pardon...

MORTIMER.

Et j'ai laissé là-bas tout le Conseil de la commune, qui vient féliciter M. le maire....

FRANCOVILLE.

J'y vais... j'y vais... Ma sœur, je vous rejoins, vous et ma fille...

M^{lle} FRANCOVILLE.

C'est bien !

FRANCOVILLE, *à de Rozan.*

Vous permettez...

DE ROZAN.

Comment donc !... vous êtes dans l'exercice de vos fonctions.

MORTIMER.

Il est fâcheux que votre écharpe ne soit pas prête.

M^{lle} FRANCOVILLE, *avec un rire forcé.*

Elle l'est !... elle attendait depuis l'année dernière.

MORTIMER, *riant aussi.*

Ah ! bah !

DE ROZAN, *souriant.*

Vraiment !

FRANCOVILLE.

Oh ! c'est-à-dire... parce que... une plaisanterie...

DE ROZAN, *montrant l'écharpe que M^{lle} Francoville a tirée d'un meuble à droite.*

Mais la voici !...

FRANCOVILLE, *prenant vivement l'écharpe qu'il cherche à cacher dans sa poche.*

C'est un cadeau de mes filles... (*A de Rozan.*) de Delphine !... elle est si attentionnée, si bonne, si...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Mon frère !...

* R. M. F. H.

FRANCOVILLE.

Me voici... j'y vais... Messieurs!... mon cher préfet!...
 (Bas.) Mon gendre!... Me voici. (A M^{lle} Francoville, bas, en sortant.) Vous aviez bien besoin de dire...

M^{lle} FRANCOVILLE, bas.

Vous êtes ridicule!

FRANCOVILLE, de même.

Vous avez de la rancune!...

M^{lle} FRANCOVILLE, bas.

Moi!... (Ils sortent par le fond.)

SCÈNE X.

M. DE ROZAN, MORTIMER. *

MORTIMER, s'asseyant à droite sur la causeuse.

Eh bien! ai-je une tante?

DE ROZAN, s'asseyant à gauche.

Eh! mais... je l'espère, monsieur mon neveu... le père est un bon homme...

MORTIMER.

Pas très-fort!

DE ROZAN, décachetant ses lettres.

Non, mais un homme de sens, qui ne manque même pas d'un certain esprit... Il a compris tout de suite quel honneur pouvait faire à sa famille son alliance avec un homme comme moi... Il n'y a que la tante...

MORTIMER.

M^{lle} Francoville... elle vous faisait un accueil si aimable!

DE ROZAN.

Oui; mais je ne l'ai pas trouvée aussi empressée que son frère... Elle a reçu ma déclaration d'un air glacial!... moi qui lui faisais ma cour depuis quelque temps...

MORTIMER, se levant.

Dites donc, mon oncle, elle est peut-être jalouse!

DE ROZAN, riant.

Hein?...

AIR : *Les Maris ont tort.*

La bonne folie!...

MORTIMER.

Eh! non, diable!

Ces vieilles filles par vertus
 Sont matière très-inflammable...
 Celle-ci, surtout... d'autant plus
 Qu'elle est très-sèche!... et j'en conclus
 Qu'elle serait, pauvre petite,
 Comme nos fagots de sarments,
 Qui prennent feu d'autant plus vite,
 Que ça doit durer moins longtemps!

* R. M.

DE ROZAN, *riant*.

Allons donc !... vieille folle !

MORTIMER.

Eh ! mais, il ne faut pas en médire... elle est plus riche que son frère, savez-vous ! et je me rappelle que, dans un moment d'embaras... financier... un de mes voisins me proposait de me la faire épouser... sérieusement... Je me laissais aller...

DE ROZAN, *éclatant*.

Vrai !

MORTIMER, *de même*.

Ma parole d'honneur !

DE ROZAN, *de même*.

Épousez, mon cher ; de cette façon vous deviendrez mon oncle, et la vieille ne pourra plus refuser d'accorder sa nièce à... votre neveu !

MORTIMER.

Du tout ! elle est trop jeune !... et j'ai mieux que ça... j'aime mieux être votre beau-frère... Si vous épousez l'une, n'importe laquelle... j'épouse l'autre.

DE ROZAN.

Ce serait donc la petite Laure... elle est gentille.

MORTIMER.

Je la quittais... elle me disait des drôleries ; elle me pique, elle se moque de moi... elle est ravissante... Avez-vous glissé au père un mot de mes projets ?...

DE ROZAN.

Plus tard, nous verrons... si vous persistez...

MORTIMER.

Si je persiste, parbleu !... il faut absolument que je me marie... Ma jeunesse... un peu prolongée... a fait des brèches à ma fortune, et je trouve là une dot superbe, des espérances fort belles... et une petite créature délicieuse !... A la bonne heure !... voilà le mariage comme je l'entends... avec du luxe, beaucoup de luxe !... la vie large et facile !... je garde mes chevaux, ma meute, mon château... La famille est un peu commune, légèrement ennuyeuse... mais bah ! vous serez là !

DE ROZAN.

Je serai là, je serai là ! je l'espère, mais commencez par faire la cour à la tante !

MORTIMER.

Bien entendu... je me cramponne à elle... Je fais sa conquête !... il n'y a plus qu'une chose qui m'inquiète...

DE ROZAN.

Quoi donc ?

MORTIMER.

Ce petit jeune homme... ce M. Albert... qui rôde toujours près de ces demoiselles.

DE ROZAN.

Rassurez-vous... il a des projets d'outre-mer... D'ailleurs,

pauvre, réservé, il est ici comme un parent... une espèce de cousin...

MORTIMER.

Eh! eh! un cousin... c'est quelquefois dangereux... comme un neveu.

DE ROZAN, lui pinçant l'oreille.

Hein?

MORTIMER, riant.

Ab! ah! pardon, cher oncle!...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, FRANCOVILLE, ensuite M^{lle} FRANCOVILLE, DELPHINE.

FRANCOVILLE, entrant.

Oui, oui, je l'attends!

DE ROZAN.

Monsieur Francoville...

FRANCOVILLE.

Ah! je quitte mes administrés!... ils sont ravis, enchantés. — Mais pardon, ma sœur amène Delphine par ici... pour causer... je vais les conduire dans mon cabinet.

DE ROZAN.

Non, de grâce, restez! je rejoins, avec mon neveu, M^{lle} Laure...

MORTIMER.

Dans la salle à manger... où elle nous a servi elle-même les plus beaux fruits!...

FRANCOVILLE.

C'est ma récolte, et je vous la recommande.

DE ROZAN.

Soit... en achevant de lire ma correspondance ministérielle.

MORTIMER.

Voici ces dames. (Il va saluer M^{lle} Francoville avec empressement.)

M^{lle} FRANCOVILLE.

Monsieur!

DE ROZAN, au fond, à Delphine.

Mademoiselle, je me recommande à vous! (Mortimer salue de nouveau M^{lle} Francoville, qui lui fait de nouveau la révérence.)

MORTIMER, de manière à être entendu d'elle.

On n'est pas plus aimable! (Elle le regarde, il la salue encore et sort par la gauche.)

SCÈNE XII.

FRANCOVILLE, M^{lle} FRANCOVILLE, DELPHINE, ensuite LAURE.**

DELPHINE.

On vient de me dire, mon père, que vous me demandiez...

* M. R.

** H. D. F.

FRANCOVILLE.

Oui, mon enfant, ta tante et moi, nous avons à te parler...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Moi?... mais du tout... c'est vous que ça regarde.

FRANCOVILLE.*

Ma sœur!... (*A Delphine.*) Tu as toujours été bonne fille... douce et docile, attentive à nos moindres désirs...

DELPHINE.

C'est bien naturel, mon père, vous êtes si bon pour moi!...

FRANCOVILLE.

Oui, bon... et je vais t'en donner une preuve nouvelle...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Oh! une preuve!

FRANCOVILLE.

Oui, je pense à ton bonheur... que je veux assurer. (*Mouvement de M^{lle} Francoville, il la regarde.*)M^{lle} FRANCOVILLE.

Oh! allez, allez!

DELPHINE.

Qu'est-ce donc?

FRANCOVILLE, embarrassé.

Tu auras bientôt dix-neuf ans... c'est l'âge où l'on pense à se séparer de ce qu'on aime... pour se rapprocher... de ce qu'on aime aussi... parce que... enfin... (*A sa sœur.*) Mais aidez-moi donc un peu!M^{lle} FRANCOVILLE.

Vous vous en tirez si bien!...

FRANCOVILLE.

Bref! tu es pourvue de toutes les qualités... reste à te pourvoir d'un mari.

DELPHINE.

D'un mari!

FRANCOVILLE.

Et je vais te marier.

M^{lle} FRANCOVILLE.

Comme c'est fin!

DELPHINE.

Mon père!...

FRANCOVILLE.**

Voyons, calme-toi!... il faut se faire une raison... un mariage!... n'est-ce pas ce qui arrive à toutes les jeunes personnes... (*Regardant sa sœur qui fait un mouvement.*) A presque toutes!...M^{lle} FRANCOVILLE.

A celles qui le veulent.

DELPHINE, à part.

Qui donc?

* H. F. D.

** F. D. H.

FRANCOVILLE.

Il s'agit, d'ailleurs, d'un mari... de choix... La considération... la fortune... la position politique... il réunit tout ce qui peut convenir.

M^{lle} FRANCOVILLE.

Excepté son âge.

FRANCOVILLE.

Son âge! son âge!... cela ne l'empêchait pas de vous plaire... mais il était trop jeune!...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Mon frère!

DELPHINE, avec un mouvement d'espoir.

Trop jeune! (Laure ouvre la porte à gauche, et s'arrête sans être vue.)

FRANCOVILLE.

En un mot, c'est notre préfet!

DELPHINE.

M. de Rozan!

FRANCOVILLE.

Il veut l'épouser!

DELPHINE.

Jamais, mon père, jamais!

M^{lle} FRANCOVILLE.

Là, j'en étais sûre!

LAURE.

Il veut épouser ma sœur?...

FRANCOVILLE, avec colère.

Hein?... Mademoiselle, qu'est-ce que vous faites là?... Qui est-ce qui vous appelle?...

LAURE.*

Pardon, mon papa... c'est que j'entrais... je vous cherchais... M. le préfet!... tu vas l'épouser?... Ah! que tu es heureuse...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Heureuse!

FRANCOVILLE, changeant de ton.

Oui, n'est-ce pas?... Cette petite me comprend... elle n'a pas de raisons pour en vouloir à M. de Rozan, comme vous.

M^{lle} FRANCOVILLE.

Moi... je lui en veux?

FRANCOVILLE.

Oui, parce que...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Taisez-vous!... taisez-vous!...

LAURE.**

Mais est-ce que ce n'est pas très-beau d'être la femme d'un des premiers préfets de France... qui est riche... qui a équipage... qui donne de belles fêtes?... Dans son département.

* L. F. D. H.

** L. D. F. H.

c'est presque un ministre... et à Paris il mène sa femme partout... même à la cour... quand il y en a une!..

FRANCOVILLE.

Il serait pair de France, si on en faisait.

M^{lle} FRANCOVILLE.

Et vous appelez ça du bonheur?

LAURE.

Dame!

FRANCOVILLE.

Certainement.

DELPHINE, *se jetant dans ses bras.*

Oh! je suis si heureuse près de vous, mon père!

FRANCOVILLE, *affectueusement.*

Oui, mon enfant... nous ne nous quitterons pas... Ici, tu vois que je suis voisin de la préfecture... quand ton mari ira à Paris, j'irai aussi... Je ne te quitterai pas... Nous aurons les mêmes amis politiques...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Belle considération!

FRANCOVILLE.

Sans doute!... Pense à nous tous... à ta sœur, qui ne se mariera qu'après toi.

LAURE.

Oh! c'est une considération cela!

FRANCOVILLE.

Mais, j'aperçois M. de Rozan, là, dans le parc, avec son neveu... (*Delphine se retourne avec effroi.*) Je vais lui dire que tu consens...

DELPHINE, *le retenant.*

Ah! mon père!... mon père!...

FRANCOVILLE.

Oui, du courage!... il le faut!... Je le veux!... (*Il sort par le fond.*)

DELPHINE.

Mon père!... Ah! mon Dieu! mon Dieu!... (*Elle tombe dans un fauteuil, à gauche.*)

SCÈNE XIII.

DELPHINE, LAURE, M^{lle} FRANCOVILLE, puis ALBERT.

M^{lle} FRANCOVILLE. *

Oh! il a la tête tournée.

LAURE.

Allons, ma bonne petite Delphine, à moins que tu n'aimes quelqu'un...

ALBERT, *entrant vivement par le fond.*

Eh! mais que se passe-t-il? **

* D. L. H.

** D. L. A. H.

DELPHINE, à part.

Albert! (*Elle se lève.*)

LAURE.

Eh! venez donc, Albert!... Vous ne savez pas?... on veut marier ma sœur.

ALBERT.

Delphine?...

LAURE.

C'est tout simple! il faut qu'elle se marie la première, c'est convenu! (*Mouvement d'Albert.*) Un parti superbe, comme mon père en veut pour nous!M^{lle} FRANCOVILLE.

Oh! superbe... Et l'âge?...

LAURE.*

L'âge!... l'âge!... pour un homme, qu'est-ce que ça fait?... Ah! une demoiselle, c'est différent!... Je ne dis pas...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Vous êtes une petite sotte!...

ALBERT.

Delphine pensera au bonheur de ceux qui l'aiment!...

DELPHINE.

Albert!... (*A part.*) Je mourrai plutôt...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, DE ROZAN, FRANCOVILLE, MORTIMER.

DE ROZAN, serrant la main de Francoville.

Bien!... bien!... merci!...

LAURE.**

Voilà le futur.

M^{lle} FRANCOVILLE.

Laure!...

DE ROZAN.

Ah! monsieur Albert, j'esuis bien aise de vous trouver ici... Je reçois une réponse du ministre... Il vous accorde ce que vous demandez... et, de plus, il vous invite à prendre passage sur un vaisseau de l'Etat, qui met à la voile pour les parages où vous êtes attendu...

FRANCOVILLE.

Partir... Est-ce que vous êtes décidé?

ALBERT.

Oui, monsieur... Je me rends aux désirs de mon oncle... qui m'aime comme un père... C'est le conseil que m'ont donné des amis en qui j'ai toute confiance...

LAURE, bas à Delphine.

C'est nous!...

FRANCOVILLE.

Et vous faites bien, mon ami!... il faut qu'un jeune homme

* D. A. L. H.

** D. L. A. F. R. M. H.

pense à l'avenir ! Je connais M. Burton, un excellent homme, qui vous assurera un sort brillant...

DE ROZAN.

Et du bonheur. (*Il lui donne la lettre du ministre.*)

ALBERT, *la prenant.*

Je l'espère.

M^{lle} FRANCOVILLE. *

Et vous partez bientôt ?

DE ROZAN.

Le bâtiment met à la voile demain.

ALBERT.

Demain !... (*Sourdine à l'orchestre.*)

FRANCOVILLE.

Allons, mon cher enfant... allons... nous nous reverrons...

ALBERT, *retenant ses larmes avec peine.*

Oh ! pardonnez à mon émotion !... Mais on ne quitte pas sans regrets les lieux où l'on fut élevé... les amis qui nous sont chers, et qui ne m'oublieront pas, je l'espère !...

DELPHINE, *à part.*

Ah ! jamais !...

ALBERT.

Et son pays... la France. (*Fondant en larmes.*) Ah ! je le sens, mon cœur y restera !... (*Delphine et Laure essuient des larmes. — Francoville lui sert la main.*)

LAURE.

Pauvre garçon !

M^{lle} FRANCOVILLE.

Ce cher Albert !... il était si bon pour moi !...

MORTIMER, *qui, pendant la scène, est descendu près d'elle, bas.*

On serait heureux de le remplacer. (*Elle le regarde, il la salue d'un air galant.*)

ACTE II.

Le théâtre représente un salon très-richement décoré. — Portes au fond.

Portes latérales. — Une table et un fauteuil à gauche ; à droite, une causeuse, et deux fauteuils auprès de la cheminée.)

SCÈNE PREMIÈRE.

M^{lle} FRANCOVILLE, FRANCOVILLE, DOMESTIQUE *en grande livrée, seul en scène au lever du rideau.*

M^{lle} FRANCOVILLE, *entrant par la gauche.*

Mon Dieu ! mon Dieu ! que je suis malheureuse ! voilà une robe manquée !

* D. L. F. A. R. H. M.

FRANCOVILLE, *par le fond.* *

Eh ! vite, François ! Joseph !

M^{lle} FRANCOVILLE.

Ah ! je vais envoyer chez ma couturière.

FRANCOVILLE.

Toutes les banquettes sont-elles arrivées pour le bal de ce soir ?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur.

M^{lle} FRANCOVILLE.

Joseph, vous allez courir...

FRANCOVILLE.

Un moment, s'il vous plait, ma sœur... il faut que l'appartement soit décoré.

M^{lle} FRANCOVILLE.

Bien ! décorez... décorez.

FRANCOVILLE, *au domestique.*

On a compté les marches de l'escalier ?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur.

FRANCOVILLE.

Combien ?

LE DOMESTIQUE.

Trente-deux.

FRANCOVILLE.

C'est donc soixante-quatre caisses qu'il faudra pour les marches... quatorze pour le perron, avons-nous dit, 78... et dix pour le palier, 88... mettons 100, pour faire un compte rond... Je veux qu'il y ait des fleurs partout.

M^{lle} FRANCOVILLE.

Eh bien ! oui, c'est convenu... Joseph, courez bien vite...

FRANCOVILLE.

Pour Dieu ! ma sœur, laissez-moi finir...

M^{lle} FRANCOVILLE, *s'asseyant avec dépit.*Bien ! bien ! allez !... (*A part.*) Tyran !

FRANCOVILLE.

Les domestiques de l'ouage sont-ils venus ?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur.

FRANCOVILLE.

Sont-ils bien tous de la même taille ?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur... à peu près.

FRANCOVILLE.

A peu près !... à peu près. J'avais demandé pourtant que tous les six fussent bien pareils... Je les paye plus cher à cause de cela, que diable ! C'est bien le moins que l'on m'en donne pour mon argent !... Des domestiques dépareillés... la belle affaire !

* H. le D. F.

J'en aurais vingt pour le même prix. Qu'on les mesure, et s'il s'en faut d'un demi-pouce... je ne les prends pas.

LE DOMESTIQUE.

Cela suffit, monsieur.

M^{lle} FRANCOVILLE, *se levant.*

Ah ! enfin !... Vous allez courir chez ma couturière... Vous lui direz...

FRANCOVILLE.

Ah ! j'oubliais...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Encore !...

FRANCOVILLE.

Avez-vous vu mon gendre... M. le préfet.

LE DOMESTIQUE.

M. le comte de Rozan était au ministère de l'intérieur. *

FRANCOVILLE, à M^{lle} Francoville.

Ah ! je crois savoir pourquoi...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Oui, oui... il s'occupe aussi de décoration, lui !

FRANCOVILLE.

Hum ! silence !... (*Au domestique.*) Et ma fille ?

LE DOMESTIQUE.

M^{me} la comtesse montait en voiture pour aller au bois, et m'a chargé de dire à monsieur qu'elle viendrait dans la matinée avec son neveu, M. Mortimer de Varannes.

FRANCOVILLE. **

C'est bien !...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Ah ! enfin !... Vous direz à ma couturière que je l'attends...

LE DOMESTIQUE.

Oui, mademoiselle !... (*Le domestique sort.*)

FRANCOVILLE, *s'asseyant sur la causeuse.*

M. Mortimer de Varannes ! M^{me} la comtesse de Rozan ! comme cela résonne... et surtout dans la bouche de ces gens-là... Oui, ils ont une manière de vous jeter des titres dans un salon !... M^{me} la comtesse de Rozan... M. Mortimer de Varannes... On n'en perd pas une lettre ! Concevez-vous, ma sœur...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Concevez-vous cette imbécile de couturière qui a manqué mon corsage... deux doigts de trop... toute l'épaule enfermée...

FRANCOVILLE.

Il s'agit bien de vos épaules ! l'important, c'est ma fête de ce soir.

M^{lle} FRANCOVILLE.

Eh bien !... quoi !... c'est un bal... (*Elle s'assied près de la cheminée.*)

FRANCOVILLE.

Oui, mais c'est la première fois que je puis réunir, à Paris,

* F. Le. D. H.

** H. F.

mes amis politiques, depuis que ma fille est comtesse !... depuis que j'ai pour gendre un des premiers préfets de France !...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Il y a donc de quoi être bien fier !

FRANCOVILLE, *se levant*.

Eh ! mais, un homme qui est influent, qui a l'oreille des ministres, qui dîne chez eux, et, mieux encore...

M^{lle} FRANCOVILLE. *

Et qui peut faire mettre un bout de ruban rouge à votre boutonnière !

FRANCOVILLE.

Mais j'y compte bien ! et vous en parliez mieux, il y a dix-huit mois... tenez quand le pauvre Albert nous quitta... pour aller languir, mourir peut-être, loin de nous... M. de Rozan était pour vous un mari en perspective.

M^{lle} FRANCOVILLE.

Croyez-vous que je l'aie regretté ?

FRANCOVILLE.

Non, parbleu !... vous avez pris votre parti en bonne tante que vous êtes... et puis son neveu, M. Mortimer de Varannes, était bien mieux votre affaire.

M^{lle} FRANCOVILLE, *se levant*.

Votre monsieur Mortimer de Varannes est un impertinent !...

FRANCOVILLE. **

Oui, je sais bien, parce qu'il s'avise de vouloir être votre neveu, comme l'autre !

Air : *Madame Favart*.

M^{lle} FRANCOVILLE.

Est-ce que par hasard, mon frère,
Ce gendre-là, de son côté,
Sollicite du ministère
Ce ruban par vous souhaité ?...

FRANCOVILLE.

Sans doute !... la faveur est telle,
Que par lui la croix me viendra !...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Et cette croix vous payera celle
Que votre fille portera !

FRANCOVILLE.

Plait-il ?

M^{lle} FRANCOVILLE.

Mais vous !... vous ne sacrifierez pas votre fille !... vous voyez bien qu'elle dépérit, qu'elle est malheureuse.

FRANCOVILLE.

Elle épousera M. de Varannes, qu'elle aime. Grâce à ses caprices, j'ai été forcé de marier, il y a un an, sa sœur cadette avant elle ! Plus tard, quand Laure a eu l'heureuse idée de la marier à M. de Varannes, elle m'a demandé un retard

* F. H.

** H. F.

d'un mois, de deux mois, de trois mois... j'ai tout accordé... mais aujourd'hui, que tout est prêt, que M. Mortimer a notre parole... je ne céderai plus aux fantaisies d'une petite péronnelle qui semble prendre à tâche de me contrarier !

M^{lle} FRANCOVILLE.

Mais !...

FRANCOVILLE.

C'est votre faute !... Vous voulez peut-être qu'elle reste comme vous êtes, pour vous tenir compagnie. *(Il sonne.)*

M^{lle} FRANCOVILLE.

Mon frère !... si je reste comme je suis, c'est que cela me convient. *(Un domestique paraît.)*

FRANCOVILLE.

Il faut, ma foi, bien que cela vous convienne !... Ma fille !... dites à ma fille que je veux lui parler.

LE DOMESTIQUE.

Mademoiselle n'est pas à l'hôtel.

FRANCOVILLE.

Hein ?

M^{lle} FRANCOVILLE.

Ma nièce !

LE DOMESTIQUE. *

Mademoiselle vient de sortir par le jardin avec Justine, sa femme de chambre.

FRANCOVILLE. **

Ah ! c'est bien ; laissez-nous... *(Le domestique sort ; il continue à demi-voix.)* Ma fille est sortie ! où donc est-elle ? Avant-hier déjà on m'a fait la même réponse.

M^{lle} FRANCOVILLE.

C'est singulier !... mais, depuis quelque temps, elle s'entoure de mystère... elle va, elle vient, elle se renferme chez elle...

FRANCOVILLE.

Mais il faut savoir... il faut...

SCÈNE II.

LES MÊMES, LAURE, M. DE ROZAN, MORTIMER, portant un chdte, une ombrelle ouverte d'une main, et un gros bouquet de l'autre.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. le comte et M^{me} la comtesse de Rozan.

FRANCOVILLE.

Bien !... Et Delphine !...

LE DOMESTIQUE.

M. Mortimer de Varannes.

LAURE, quittant le bras de Mortimer.

Ah ! c'est lui ! mon cher petit père !

* Le D. H. F.

** F. H.

FRANCOVILLE, *la recevant dans ses bras.*

Ma fille!

LAURE, *tendant la main.*

Bonjour, tante! (*A Mortimer.*) Fermez donc mon ombrelle!...

MORTIMER.

Ah! tiens! c'est vrai!

FRANCOVILLE, *leur tendant les mains.*

Messieurs!... mes chers gendres!

LAURE.*

Je te les amène, et ce n'est pas sans peine!... mon mari surtout... sa préfecture l'a suivi à Paris... Figure-toi que ce vilain ministre le fait sans cesse demander pour les revues, les élections; que sais-je!... (*Laure s'assied devant la cheminée avec sa tante.*)

M^{lle} FRANCOVILLE, *regardant son frère.*

Les décorations...

FRANCOVILLE.

Hum!...

M. DE ROZAN.

Quand on fait partie du gouvernement!...

LAURE.

Oh! nous autres, pauvres femmes... du gouvernement, comme vous dites, il faut nous sacrifier!... et je serais toujours seule chez moi... ou dans ma voiture... sans ce cher Mortimer, mon neveu!... (*Riant.*) ha! ha! ha! ha! je ne puis jamais prononcer ce mot-là sans rire!... mon neveu!... il a deux fois mon âge!... c'est comme si ma tante était ma nièce!... Ha! ha! ha?*

M. DE ROZAN, *assis à gauche.*

Petite sotte!

M^{lle} FRANCOVILLE, *à part.*

Petite-sotte!

FRANCOVILLE, *assis près de la cheminée.*

Toujours charmante!

MORTIMER.

Ha! ha! ha! C'est vrai! ma tante!... ma petite tante!... C'est qu'elle me fait obéir comme un écolier... et quand elle se fâche, j'ai peur!...

LAURE.

Le fait est qu'il est bien obéissant, mon neveu!...

M. DE ROZAN.

Toute l'étoffe d'un mari!...

LAURE.

Oh!... Enfin, j'ai dit ce matin... tant pis pour le ministre!... Toute notre journée appartient à mon cher petit père... Et voilà mon préfet tout prêt à causer avec toi mariage, contrat..., comme Mortimer (*Riant.*) mon neveu, qui vient en gants blancs et le bouquet à la main, inviter sa future pour la première

* R. F. M. L. H.

** R. M. L. H. F.

contredanse. Eh bien ! où donc est-elle, cette bonne petite sœur ?

MORTIMER.

Ne puis-je lui présenter mes hommages... et ce bouquet... qui me gêne beaucoup.

FRANCOVILLE, *se relevant*, *

Pardou... Elle est... elle est...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Chez elle, dans sa chambre...

FRANCOVILLE.

Oui, oui..., dans sa chambre...

LAURE.

Où je viens de faire porter ma toilette de ce soir... Car je ne la quitte plus de la journée, cette chère Delphine... Et d'abord je cours la chercher.

FRANCOVILLE.

Non...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Reste !

M. DE ROZAN.

Elle est sans doute occupée à donner des ordres... à faire ses préparatifs pour le bal de ce soir...

MORTIMER, *toujours embarrassé de ce qu'il porte*.

Je serais désolé de la déranger... Je voudrais bien mettre tout ça quelque part.

FRANCOVILLE.

Vous ne dérangez personne, mon cher.

LAURE.

Oh ! c'est que moi je suis si pressée de voir le contrat signé !... Maintenant que je suis mariée, je voudrais marier tout le monde !... Quel dommage que ma tante Héléne ait reponcé à Satan, à ses pompes et à ses œuvres !...

AIR : *Restez, restez, troupe jolie, etc.*

Ah ! pour elle quel mariage,
Quel bon parti j'avais trouvé !
Un conseiller d'Etat d'un âge
Assez mûr, mais bien conservé !

M^{lle} FRANCOVILLE.

Pour moi !...

FRANCOVILLE.

Va toujours !... Approuvé !

MORTIMER.

Eh ! mais je le conçois sans peine.

M. DE ROZAN, *bas à Francoville*.

Quoi ! vraiment !... des maris !...

FRANCOVILLE, *bas*.

Mélas !...

Ma pauvre sœur est une Héléne
Qui cherche encor son Ménélas !

LAURE.

Il n'a qu'un défant..., c'est-à-dire deux... Il porte des lunettes et il prend du tabac!... Mais il paraît qu'il n'y a point d'homme parfait.

M^{lle} FRANCOVILLE.

Excepté M. Mortimer.

MORTIMER.

Oh! moi, mademoiselle, je ne réponds que de mon amour!...

M. DE ROZAN.

L'essentiel, c'est qu'il plaise à la famille.

LAURE.

C'est fait... nous le trouvons tous charmant! Mon père l'aime déjà comme un fils... Ma tante raffole de lui... (*Mouvement de M^{lle} Francoville.*) Ah! elle me l'a dit autrefois!

MORTIMER, *à part.*

Tiens! je lui ai assez fait la cour pour ça.

LAURE.

Quant au consentement de la future...

MORTIMER.

Ah ça!...

M. DE ROZAN, *se levant.*

Elle est un peu fantasque, M^{lle} Delphine!...

LAURE, *riant.*

Oh! vous dites cela parce qu'elle vous a refusé... vous avez de la rancune!...*

FRANCOVILLE.

Laure...

M. DE ROZAN, *lui baisant la main.*

Je ne m'en plains plus, tu le sais bien...

MORTIMER, *éclatant de rire.*

Ah! ah! c'est juste!... Tout cela me gêne bien.

M. DE ROZAN.

Mais où est donc cette belle insensible?

LAURE, *se levant.*

Décidément, je vais la chercher.

M^{lle} FRANCOVILLE, *bas, se levant aussi.*

Non, reste.

FRANCOVILLE.

Si en l'attendant vous passiez dans mon cabinet pour voir le contrat que mon notaire m'a envoyé ce matin, et qui est là sur mon bureau.

MORTIMER, *vivement.*

Ah! je veux bien!...

M. DE ROZAN.

Très-volontiers... Je suis pressé, le ministre doit me faire demander... quand le travail sera signé...

FRANCOVILLE.

Ah!... le ministre... quel travail... est-ce que?

M. DE ROZAN.

Oui!... oui, j'y compte... C'est un acte de justice que vous devrez à vos deux gendres.

MORTIMER.

A vos deux...

Air : *De la Foire aux idées.*

LAURE.

La croix!...

FRANCOVILLE.

Mais si ça peut vous plaire,
Mon Dieu ! ce n'est pas de refus :
Non que j'y tienne!...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Vous, mon frère!

Depuis six mois il n'en dort plus!...

Ensemble.

FRANCOVILLE.

La croix!... Si cela peut vous plaire,
Monsieur ! ce n'est pas de refus.
Entre mes fils et moi, ma chère,
Ce doit être un lien de plus!

M. DE ROZAN et MORTIMER.

Oui, nous irons au ministère,
Où nous sommes très-bien reçus,
À votre amitié, cher beau-père,
Conquérir un titre de plus.

M^{lle} FRANCOVILLE.

Ah ! vous êtes sûr de lui plaire,
Allez, sans craindre de refus !
Il en maigrit, mon pauvre frère,
Depuis six mois il n'en dort plus!

LAURE.

Oh ! le ministre, je l'espère,
Ne vous fera pas un refus...
Pour nous tous, comme pour mon père
Ce doit être un bonheur de plus!

M^{lle} FRANCOVILLE.

Etc., etc.

(De Rozan et Mortimer sortent à gauche.)

SCÈNE III.

LAURE, FRANCOVILLE, M^{lle} FRANCOVILLE, puis DELPHINE.

LAURE. *

Ah ! ça, qu'aviez-vous donc, tout à l'heure, avec cet air de mystère?...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Ah ! mon Dieu ! c'est que... Delphine...

LAURE.

Delphine !

FRANCOVILLE.

Nous ne savons pas où elle est...

LAURE, riant.

Ah ! bah ! vous l'avez perdue !

DELPHINE, entrant par le fond.

Mon père m'a demandé... *(Les apercevant.)* Ah !...

LAURE. **

Mais la voilà retrouvée!... Eh ! viens donc, ma bonne petite...

* F. L. H.

** F. D. L. H.

DELPHINE.

Ma sœur ?...

FRANCOVILLE.

D'où venez-vous, Delphine ?

DELPHINE.

Moi, mon père... je viens... j'étais...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Où donc, mon enfant ?

LAURE.

Tu étais sortie... seule peut-être... Cela ne se fait pas...
(*Gaiement.*) Les demoiselles ne sortent jamais seules... fussent-elles de l'âge de ma tante!... Nous autres dames, c'est autre chose!

DELPHINE, avec embarras.

Mon Dieu!... j'avais quelques emplettes à faire... pour ce soir... Justine m'accompagnait.

LAURE.

Oh! si Justine y était...

FRANCOVILLE.

Et vous vous troublez pour nous dire cela!

DELPHINE.

Mais, mon père, je vous assure...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Et au fait, si c'est pour sa toilette de ce soir.

DELPHINE, vivement.

Oui, ma tante, oui.

LAURE.

Il ne faut pas rougir pour ça... Oh! ces jeunes filles...

FRANCOVILLE.

A la bonne heure! et songez à être belle, entendez-vous.
Votre robe est-elle arrivée?... En êtes-vous contente?

LAURE.

Sa robe ?

FRANCOVILLE.

C'est que je ne veux pas qu'elle ait comme l'autre jour quelque toilette fanée!... une robe déjà portée.

DELPHINE.

Oh! une seule fois, mon père.

FRANCOVILLE.

Là, bien! je l'aurais parié!...

LAURE.

Papa a raison, ma petite! Il faut qu'une jeune fille ait toujours une toilette fraîche comme elle!...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Je voulais que nous eussions les deux parures pareilles... Nous aurions eu l'air des deux sœurs... Mais elle a refusé par économie.

DELPHINE.

Ma tante! *

* F. L. D. H.

LAURE, *riant.*

Ah! tu fais des économies!... Tu es plus heureuse que moi!...

FRANCOVILLE.

Qu'est-ce que c'est? Moi, qui lui ai doublé sa pension hier, pour la seconde fois!

M^{lle} FRANCOVILLE.

En vérité! Ce matin, elle n'avait plus rien!

DELPHINE.

Ma tante!

FRANCOVILLE.

Plait-il?...

LAURE.

Ne tremble donc pas comme ça.

DELPHINE.

Mais je ne tremble pas... C'est que... (*Vivement.*) J'avais des mémoires... des notes à payer.

FRANCOVILLE.

Soit... Mais ce soir, arrangez-vous comme vous voudrez, je veux une toilette fraîche, charmante...

LAURE.

Je m'en charge.

FRANCOVILLE.

Songez que ce bal est donné pour fêter le mariage de votre sœur... et annoncer le vôtre.

DELPHINE.

Le mien!

LAURE.

Ce sera demain la nouvelle de tout Paris.

DELPHINE.

Ah! mon père!...

FRANCOVILLE. *

Eh! bien, quoi? des larmes! Qu'est-ce que cela veut dire?

M^{lle} FRANCOVILLE.

Cela veut dire que...

FRANCOVILLE.

Je ne vous parle pas à vous!... Votre mariage avec M. Mortimer de Varannes est décidé, vous le savez bien.

DELPHINE.

Mais je vous l'ai dit... je ne veux pas me marier.

LAURE.

Ah! bah!...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Là! vous entendez...

FRANCOVILLE.

Taisez-vous; vous êtes folle... et elle aussi!... **

LAURE.

Rester fille! comme ma tante!...

* L. F. D. H.

** L. D. F. H.

FRANCOVILLE.

Ce sont sans doute là des idées romanesques qu'elle trouve dans les journaux, dans les livres qu'elle a toujours entre les mains ! Elle est sans cesse à lire ou à rêver... (*Lui prenant un livre.*) Qu'est-ce que vous avez-là encore ?

DELPHINE.

De grâce !

FRANCOVILLE.

Souvenirs de l'Indoustan... l'Indoustan, qu'est-ce que c'est que ça !... beau passe-temps pour une demoiselle !... vous feriez bien mieux de repasser vos valse, vos polkas... que vous danserez ce soir plus galement, j'espère.

DELPHINE.

Si vous le voulez, mon père.

LAURE, *bas à Francoville.**

Mais il ne faut pas lui parler comme ça... Tu es méchant.

FRANCOVILLE.

C'est qu'il est inouï qu'une jeune fille se plaise à contrarier ainsi les combinaisons les plus sages... les plus heureuses... les plus...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Dame ! elle ne tient pas à la croix, elle !...

FRANCOVILLE.

Ma sœur !

LE DOMESTIQUE, *entrant à gauche.*

Le notaire est avec ces messieurs,

FRANCOVILLE.

Bien, j'y vais !...

LE DOMESTIQUE.

Voici une lettre pour monsieur... et les journaux que M^{lle} Delphine a demandés.

FRANCOVILLE, *les prenant.*

Les journaux... encore... jolie lecture !

LAURE.

Dame ! si c'est pour le feuilleton.

LE DOMESTIQUE, *bas à M^{lle} Francoville.*

La couturière de Mademoiselle attend.

M^l. FRANCOVILLE.

Bien !

LAURE.

— Va, petit père, va rejoindre ces messieurs... (*Bas.*) Je vais lui parler. (*Francoville sort à gauche, pendant que Laure reconduit M^{lle} Francoville à droite, pour se débarrasser de son châle et de son chapeau. Delphine est seule sur le devant de la scène.*)

DELPHINE, *à part.*AIR : *De votre bonté généreuse.*

En vain sur moi gronde l'orage !
Les menaces depuis longtemps

* D. L. F. H.

N'ont fait que doubler mon courage...
 Je souffre, je pleure... et j'attends !...
 A son nom je sens l'espérance
 Qui de loin me montre un appui !...
 Et change en plaisir la souffrance,
 En me disant que c'est pour lui !...

Ah !... (*Elle s'approche de la table et prend le journal que son père y a jeté.*)

SCÈNE IV.

DELPHINE, LAURE.

LAURE, *revenant du fond à droite.*

A nous deux maintenant, ma bonne petite !... Voyons, qu'est-ce que tu as ?... conte-moi cela, à moi, la seule femme de la famille. *

DELPHINE, *ouvrant le journal.*

Mais, ma sœur, je n'ai rien, je t'assure...

LAURE.

Mais alors c'est donc toi qui te fais de ces idées absurdes !... C'est singulier ! Je n'ai jamais été ainsi moi.

DELPHINE, *à part, assise à gauche.*

Pas de nouvelles de ce vilain pays. (*Elle rejette le journal.*)

LAURE.

Non ! j'ai toujours vu le mariage en beau... en très-beau... avec des diamants, des cachemires, une voiture et beaucoup de liberté ! Liberté de sortir quand on veut, de lire ce qu'on veut, de faire ce qu'on veut. Le mari me faisait bien peur un peu... mais on s'y fait... va, crois-en mon expérience, c'est une très-bonne chose que le mariage, et tu aurais tort d'y renoncer.

DELPHINE, *vivement, et se levant.*

Mais je n'y renonce pas... (*Laure, la regarde. Elle baisse les yeux.*)

LAURE.

Ah ! c'est donc mon neveu Mortimer qui l'effraye... peut-être à cause de son âge... d'abord il n'est pas plus vieux que mon mari... moi, je ne comprends pas les maris autrement... et puis écoute donc, mon enfant, tu lui as donné des espérances !...

DELPHINE.

Moi !

LAURE.

Oui, toi ! Comment ? Je n'en sais rien... il est très-discret... mais un regard... un serrement de main... mon Dieu ! il ne faut pas te troubler pour ça... c'est permis... puisque nous l'avons autorisé à te faire la cour !

DELPHINE.

Et voilà où est le mal... car enfin ce mariage pour lequel mon père me tourmente, c'est toi qui en as eu l'idée !..., de quoi te

mélais-tu ? pourquoi t'occupais-tu de moi ? qui est-ce qui te le demandait ?

LAURE.

Alors qui aimes-tu donc ?

DELPHINE.

Mais je n'ai pas dit que j'aimasse quelqu'un !

LAURE.

Eh ! bien, prends mon neveu... il est drôle, complaisant, et d'une obéissance !... je te le forme !... D'abord mon père le veut... il est très-absolu mon père !...

DELPHINE.

Oh ! je le sais... (*A part.*) Mais j'ai du courage !

LAURE.

Et il a raison... il faut rendre les petites filles heureuses malgré elles ! (*Mortimer paraît à gauche.*) Tiens ! tiens ! le voici !

DELPHINE.

Ciel ! (*Elle fait un mouvement pour sortir.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, MORTIMER, tenant un bouquet.

LAURE, la retenant par la main.

Eh bien ! mon neveu...*

MORTIMER.

Ma petite tante...

LAURE.

Approchez... cela se peut... c'est permis... je suis là.

MORTIMER.**

Votre présence ne m'empêchera pas d'exprimer à M^{lle} Delphine des sentiments qu'elle connaît déjà...

LAURE.

Après cela, si je vous gêne...

DELPHINE, la retenant.

Oh ! non... je t'en prie !...

MORTIMER.

Et après le départ du notaire, j'ai échappé à monsieur votre père qui lit son courrier... une lettre de M. Albert, vous savez.

DELPHINE, se contenant.

Ah !... de monsieur...

LAURE, un peu émue.

D'Albert !... ah ! il donne de ses nouvelles... (*Elle s'éloigne un peu vers la droite.*)

DELPHINE, à part.

Oh ! ce nom-là me rend heureuse !

MORTIMER.

J'étais impatient de déposer à vos pieds ces fleurs, que vos bontés pour moi m'ont autorisé à vous offrir.

* M. L. D.

** M. D. L.

DELPHINE, surprise. *

Monsieur !

LAURE.

Vrai !... à la bonne heure. (A Mortimer.) Allez donc !

MORTIMER.

Oui, ma tante. (Haut.) Le contrat est prêt... Votre dot est belle... (Laure tousse.) Mais, vous m'avez donné le droit de compter sur la première contredanse, puis-je espérer ?...

DELPHINE.

Monsieur, je n'ai pu... je ne puis m'engager...

LAURE.

Pour la contredanse !...

MORTIMER.

Mademoiselle !...

LAURE.

Tu crains peut-être qu'il ne devienne sérieux comme un préfet, comme son oncle... Au contraire, il ne veut rien être, rien qu'amoureux de sa femme.

MORTIMER.

Oui, votre fortune me permettra...

LAURE, passant devant lui et prenant le bouquet qu'elle remet à Delphine.

Taisez-vous !

MORTIMER.

Oui, ma petite tante.

LAURE. **

Il est bien posé dans le monde où nous pourrons aller ensemble quand mon mari ne sera pas ici... Je serai la tante de ma sœur et le chaperon de ma tante. Ce sera drôle, ça m'amusera !

MORTIMER.

Et moi aussi !...

DELPHINE, à elle-même, passant à droite.

Une lettre de lui !... Oh ! que peut-il dire ?...

LAURE.

Tu ne m'écoutes pas ?...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, M. DE ROZAN, ensuite Mlle FRANCOVILLE, FRANCOVILLE, ALBERT.

M. DE ROZAN.

Bien ! bien ! Allez !...

MORTIMER.

Ah ! mon oncle...

M. DE ROZAN.

Voilà qui est plaisant, et quelque peu romanesque !... ***

* D. M. V.

** D. L. M.

*** L. R. M. D.

LAURE.

Quoi donc ? mon ami.

M. DE ROZAN.

Figurez-vous que M. Francoville lisait une lettre de M. Albert qui lui annonçait son retour en France.

LAURE, un peu troublée.

Ah ! (*Delphine cache son émotion et sa joie.*)

M. DE ROZAN.

Et il n'avait pas fini sa lecture qu'on lui annonçait M. Albert lui-même...

LAURE, à part.

Albert !

DELPHINE, poussant un cri, et laissant tomber son bouquet.

Ah !

M. DE ROZAN.

Mon Dieu ! qu'avez-vous donc, chère sœur ?

MORTIMER.

Mademoiselle Delphine !...

DELPHINE.

Moi, rien... rien...

M. DE ROZAN, à part.

Est-ce que le motif qui m'a fait refuser...

M^{lle} FRANCOVILLE, au son.

Le voici ! le voici !

DELPHINE et LAURE, d'un ton différent.

C'est lui !...

ALBERT, amené par M^{lle} Francoville.*AIR du *Petit enfant* (1^{er} acte).

Oui, c'est bien moi que vous voyez encore !...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Ce cher enfant !...

M. FRANCOVILLE.

Le voilà revenu !...

ALBERT, s'arrêtant.

Monsieur ! pardon... mes sœurs... Delphine... Laure !...

De vous revoir que mon cœur est ému !

Ah ! loin de vous, le temps, le malheur même,

J'ai tout bravé !... j'eus de bien tristes jours !

Mais je reviens fidèle à ceux que j'aime !...

Vous qui m'aimiez... ah ! m'aimez-vous toujours ?...

DELPHINE, à part.

Oh ! oui !... (*Laure baisse les yeux.*)M^{lle} FRANCOVILLE.

[Certainement !... mais embrassez-moi donc !...

FRANCOVILLE.

Et vous avez fait un bon voyage ?

ALBERT.

Une traversée superbe... la plus rapide que l'on ait vue depuis longtemps... dix nœuds à l'heure ! il semblait que ce

* L. R. F. A. H. D. M.

brave navire comprit mon impatience! (*A part, regardant Laure.*) Cent fois plus jolie encore!

DELPHINE, *à part.*

Il me regarde.

M. DE ROZAN, *à part.*

Cette pauvre Delphine! elle ne se soutient pas!

ALBERT.

Mais je croyais vous trouver seuls... en famille...

FRANCOVILLE.

Eh bien! monsieur est de la famille... il s'est marié à...

ALBERT.

Ah! oui, je sais... (*A M. de Rozan.*) Monsieur, c'est la meilleure nouvelle que je puisse recevoir, et franchement je m'y attendais un peu...*

M. DE ROZAN.

Vous êtes bien bon!...

ALBERT.

Recevez mon compliment, ma chère Delphine... (*Gaiement.*) Madame!...

DELPHINE.

Moi! (*Elle reste immobile et ses yeux se remplissent de larmes.*)

M. DE ROZAN.

Ah! bah!

FRANCOVILLE.

Mais non!...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Ce n'est pas elle...

ALBERT, *souriant et regardant M^{lle} Francoville.*

Ah bien! je comprends... c'est...

M^{lle} FRANCOVILLE, *avec hauteur.*

Non, monsieur!

MORTIMER, *riant.*

Ha! ha! ha! (*Elle le regarde. Il se tait.*)

M. DE ROZAN, *prenant Laure par la main.*

Monsieur Albert, je vous présente ma femme...

ALBERT.

Laure!

FRANCOVILLE.

Sans doute!...

M. DE ROZAN, *à part.*

Hein!... que signifie...

ALBERT.

Laure!

M^{lle} FRANCOVILLE.

Mon ami!

DELPHINE, *comprenant.*

Ah! mon Dieu!

LAURE, *à part.*

Ça lui a fait quelque chose!

* L. R. F. H. A. D. M.

ALBERT.

Bien... bien... c'est que lorsqu'on s'est quitté si jeunes... on ne s'attend pas... J'avais cru...

M. DE ROZAN, à part.

Comme il regarde Laure!

MORTIMER, observant Delphine.

Delphine est bien émue.

FRANCOVILLE.

Vous aviez cru que c'était son aînée... ça se conçoit... mais nous la marions aussi... et je vous présente son mari.

MORTIMER, saluant en ramassant le bouquet.

Monsieur!

ALBERT.

Ah! j'en suis bien aise... parce que... et puis... (A part.) Sa femme!

MORTIMER, à part.

Qu'est-ce qu'il a donc!... et ma future... (Il observe Delphine.)

FRANCOVILLE.

Vous arrivez tout juste pour un bal qui fête le mariage de mes deux filles... (Riant.) Vous valseriez avec ma sœur... comme autrefois.

M^{lle} FRANCOVILLE.

Pourquoi pas.

LAURE, affectant de la gaieté.

Ma tante valse encore?... (Albert la regarde, elle baisse les yeux.)

FRANCOVILLE.

Elle valsera toujours.

ALBERT.

Mon Dieu! je suis désolé... mes malles ne sont point arrivées... J'étais si loin de m'attendre... et puis des affaires d'intérêt... mon banquier.*

FRANCOVILLE.

Ah! oui, vous savez, en votre absence... oulbuté... Je n'ai rien pu sauver.

ALBERT.

Adieu!... monsieur...

MORTIMER, bas à de Rozan.

Regardez donc M^{lle} Delphine!

M. DE ROZAN.

Hein?... Ah! bah!... Tu crois...

FRANCOVILLE.

A demain, mon garçon!

M^{lle} FRANCOVILLE.

Allons, mes nièces... à votre loiette... Je vais à la mienne.

MORTIMER, bas.

M. Francoville, il faut que je vous parle.

FRANCOVILLE.

Comme vous me dites ça.

* L. R. M. F. A. H. D.

M. DE ROZAN, à part.

Alors ce ne serait pas... je l'aimerais mieux.

MORTIMER.

Ah ! mais...

Airs : Valse légère (Nuit de Noël).

LAURE.

Quel moment plein d'alarmes !
Ce retour me fait peur.
Il semble que ses larmes
Retombent sur mon cœur !

DELPHINE et ALBERT.

Ce retour plein de charmes,
N'était donc qu'un malheur !
Ah ! retenons mes larmes
Dans le fond de mon cœur.

FRANCOVILLE.

Pourquoi donc ces alarmes ?
Pourquoi cette douleur ?...
Va-t-il avec ses larmes
Me gâter mon bonheur !

HÉLÈNE.

Ah ! qu'un bal a de charmes !
C'est un soir de bonheur !
Mettons-nous sous les armes,
Pour trouver un valseur !

DE ROZAN et MORTIMER.

De mortelles alarmes,
Me remplissent le cœur,
Et malgré lui, ses larmes
Ont trahi sa douleur.

(Laure sort avec de Rozan par la gauche. Francoville et Mortimer par le fond à gauche. Mlle Francoville rentre chez elle. Albert, au moment de sortir par le fond, reste appuyé à la porte et les yeux attachés sur celle par où Laure est sortie.)

SCÈNE VII.

DELPHINE, ALBERT.*

DELPHINE.

Ma sœur !... c'était ma sœur !... et moi rien... plus rien au monde !... (Elle tombe assise dans un fauteuil en sanglotant.)

ALBERT.

Mariée ! elle qui m'avait dit : J'attendrai !... Mariée !... (Entrant avec emportement.) Mais non, je suis fou !... c'est un rêve !...

DELPHINE, se relevant vivement.

Albert !

ALBERT.

Ab !... Delphine !

DELPHINE.

Pardon !... monsieur, je sortais... je...

ALBERT.

Restez, ne m'abandonnez pas ! je suis si malheureux !... c'est un jeu, une plaisanterie ! Laure n'est pas mariée, c'est votre main que M. de Rozan demandait... c'est vous qu'il a épousée !

DELPHINE.

Non... non, monsieur, je ne l'ajmais pas.

ALBERT.

Et c'est votre sœur !... et quand je reviens le cœur plein de cet amour, de ces espérances qui étaient mon bonheur, ma

* A. D.

vie !... plus rien ! perdue !... (*S'asseyant près de la table à gauche.*)
Ah ! vous ne pouvez comprendre ce que je souffre !

DELPHINE, *d'une voix étouffée.*

Si fait !... si fait ! je comprends...

ALBERT.

Elle m'a oublié ! trahi !

DELPHINE.

Elle ?...

ALBERT.

Oui, trahi !... car elle m'avait promis d'attendre mon retour !

DELPHINE.

Que dites-vous ?

ALBERT.

Promis solennellement et par écrit !...

DELPHINE, *à part.*

Grand Dieu !

ALBERT.

Dans ces jours heureux que nous passions ensemble chez votre père, à cette campagne où j'étais traité par lui comme un fils... par vous, Delphine, comme un frère !... c'est un nom que Laure n'aurait pu me donner... elle avait deviné au fond de mon cœur un sentiment plus tendre, plus passionné, qu'elle partageait. Mais j'étais pauvre, et pour être le gendre de votre père, il me fallait une position, une fortune... Vous vous rappelez ce conseil de famille... à nous trois... où je vous pris pour arbitres de mon sort... L'amour, à votre insu, était là pour me décider... Ce fut alors que M. de Rozan vint au château... Laure me dit qu'il venait vous demander en mariage... et j'en étais joyeux !

DELPHINE.

Joyeux ! de me voir sacrifiée !... malheureuse !...

ALBERT, *se levant.*

Pardon, Delphine ; mais il me semblait qu'une fois la sœur aînée mariée, et mon sort assuré, il n'y avait plus d'obstacle à mon bonheur !... Je n'avais plus qu'une soirée à passer près de Laure... soirée bien triste, hélas ! vous en souvenez-vous ?

DELPHINE.

Oh ! oui, bien triste !

ALBERT.

Les yeux fixés sur elle, je voyais ses larmes couler... et mon cœur les recueillait toutes avec délices... pour me consoler dans l'absence !...

DELPHINE, *à part.*

Il n'a vu que les siennes !

ALBERT.

Je rentrai dans ma chambre, éperdu, désolé... et le matin, au moment du départ, espérant la revoir une dernière fois, j'étais sous la croisée de votre appartement, où, tous les jours, depuis un mois, j'allais attendre son réveil... J'y arrivais à

peine, que je la vois s'ouvrir doucement et qu'un billet tombe à mes pieds...

DELPHINE.

Ah ! (*Se contenant.*) Un billet !

ALBERT.

Je le saisis avec transport... un seul mot y était tracé... mot enchanteur, que l'amour seul pouvait trouver, et qui renfermait tout pour moi : *J'attends !*

DELPHINE.

Vous avez cru...

ALBERT.

J'ai cru que Laure me disait : Partez, méritez-moi, la récompense est à ce prix ! — Et, un instant après, je quittais le château, moins triste, moins malheureux... J'avais là, sur mon cœur, ce mot, qui était un aveu, une promesse, *j'attends !*... Pendant la traversée, sur ce bâtiment qui m'emportait loin de vous, si le chagrin, les regrets revenaient m'attrister... les yeux tournés vers la France, je relisais ce mot qui me consolait de tout, ce mot divin, *j'attends !* Et plus tard, soumis aux conseils, aux exigences, aux caprices de mon oncle, dont je partageais les pénibles travaux, pour gagner une fortune qui me coûtait si cher ; fatigues, dangers, je bravais tout... Ces longues excursions à travers d'effrayantes solitudes brisaient tous les courages, excepté le mien... C'était pour elle ! plus je souffrais, plus je l'aimais !.. La mer pouvait nous séparer... mais nos âmes franchissaient les distances, et il me semblait qu'une voix adorée murmurait à mon oreille : *J'attends !*

DELPHINE.

Ah ! vous l'aimiez bien !

ALBERT.

Une fois seulement, un de ces jours fatals où l'on est à charge à soi-même... le découragement allait me prendre... Épuisé de fatigue, consumé par la fièvre, sous un climat brûlant et meurtrier, mes yeux étaient secs, mon cœur ne battait plus, je me sentais mourir...

DELPHINE, à part.

Oh ! je savais bien qu'il souffrait !...

ALBERT.

Quand tout à coup un jeune Indien, qu'on avait envoyé à ma recherche, pénétre dans ma tente et me remet un paquet cacheté de mon vieux Julien, et le premier papier qui frappe ma vue, c'est une lettre... qui me fait tressaillir !... Je reconnais cette écriture qu'un seul mot avait gravée là... *Pour Albert !*... J'ouvre cette lettre... après l'avoir baisée avec transport !... Elle ne contenait qu'une fleur... une pensée qu'elle avait cueillie... *Pour Albert !*... (*Delphine très-émue se détourne peu à peu.*) Non... je ne puis vous dire l'attendrissement et l'émotion que cette vue produisit en moi... mes pleurs coulèrent en abondance, je pressai sur mes lèvres la pauvre petite fleur qui venait de si loin pour me rendre la vie... Un air plus pur, qui

me semblait l'air du pays, rafraîchit ma poitrine... Je n'étais plus seul, abandonné... elle était là, auprès de moi !... Je renaissais, j'étais sauvé par celle qui m'aimait !

DELPHINE, *à part.*

Ah ! merci, mon Dieu !

ALBERT.

Deux jours après, je tombais aux genoux de mon oncle... je lui avouais mon amour, mes espérances... Quelques mois passés près de lui m'avaient gagné son cœur... il m'aimait comme un fils... Aussi ce ne fut pas sans de bien vifs regrets, qu'après m'avoir donné une riche dot, il se sépara de moi, et m'embarqua pour la France... pour la France, où je ne devais plus trouver qu'une infidèle !

DELPHINE.

Albert !

ALBERT.

Ah ! vous êtes bonne, vous, Delphine ; vous comprenez mon désespoir, vous pleurez !...

DELPHINE, *troublée.*

Moi... je pleure... vous croyez... Oui... j'en conviens... ces récits, ces souvenirs, ces dangers que vous avez courus...

ALBERT.

Mais c'est impossible ! on l'a contrainte, forcée, n'est-ce pas ?... elle est malheureuse comme moi, comme moi qui ne puis vivre que pour elle !... Oh ! je l'enlèverai à cette chaîne qu'on lui a imposée !... à ce tyran qu'on lui a donné !...

DELPHINE.

O ciel !... taisez-vous !... taisez-vous !...

ALBERT.

Et que m'importe ! qu'il vienne me la disputer, qu'il me tue, mais qu'il sache...

DELPHINE.

Oh ! rien... Vous êtes bon, généreux, Albert ! vous n'apporterez pas le trouble, le chagrin dans cette maison, dans cette famille qui est la vôtre ! ma sœur était libre...

ALBERT.

Libre !

DELPHINE.

Respectez son bonheur, partez sans la revoir... sans lui parler de ces fatals billets... Oh ! n'en parlez jamais ! au nom de notre amitié... de votre amour même... oubliez tout... Oh ! ce mot est cruel... affreux... je le sens !... mais faut-il vous en prior à genoux, partez !...

ALBERT, *la retenant.*

Oui, vous avez raison ; je vais embrasser le seul ami qui me reste au monde... (*Mouvement de Delphine.*) ensuite je m'en irai... j'irai mourir loin d'elle... Dites-lui que, seul au monde, désormais... je ne vivrai plus... (*Avec emportement.*) oh ! tenez, c'est affreux !... je ne vivrai plus que pour la mépriser et la maudire !

DELPHINE.

Oh ! non... non !...

ALBERT.

On vient... Si c'était elle !

DELPHINE.

Albert !...

ALBERT.

Non... (*Lui saisissant les mains, qu'il baise.*) Adieu... Delphine, mon amie, ma sœur !... adieu ! (*Avec des larmes.*) Vous ne me reverrez jamais ! (*Il sort précipitamment.*)

SCÈNE VIII.

DELPHINE, ensuite M^{lle} FRANCOVILLE, par la porte du fond à gauche.

DELPHINE.

Jamais !... oh ! non, jamais ! cet amour dont je rougis, dont j'ai honte maintenant, on ne le saura jamais, ni lui, ni personne au monde ; j'ai eu du courage pour lutter et pour attendre... j'en aurai pour oublier !

M^{lle} FRANCOVILLE, en toilette très-jeune.

Ah ! Delphine, mon enfant, je te cherchais...

DELPHINE.

Ma tante !

M^{lle} FRANCOVILLE.

Ah ! ma bonne petite, si tu savais quelle scène je viens d'entendre !...*

DELPHINE.

Que voulez-vous dire ?

M^{lle} FRANCOVILLE.

Figure-toi que j'étais dans mon cabinet de toilette, où me vient tout ce qui se dit chez ton père... Je n'écoute jamais, mais j'entends toujours...

DELPHINE.

Et vous avez entendu...

M^{lle} FRANCOVILLE.

M. de Varannes, ma chère, un monstre comme les autres ! cruel, soupçonneux, jaloux !... Il n'a qu'une qualité... (*Soupirant.*) il est discret !... et je lui en sais gré !... Mais sa colère à ton égard m'a soulevé le cœur.

DELPHINE.

Sa colère !

M^{lle} FRANCOVILLE.

Il s'écriait de cette voix félée, que tu sais, qu'on l'avait trahi, que tu l'avais trompé.

DELPHINE.

Moi !

M^{lle} FRANCOVILLE.

Et qu'à ton trouble, à ton émotion, il avait fort bien vu que tu aimais Albert !...

DELPHINE.

O ciel !...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Là-dessus, fureur de mon frère... encore gentil celui-là !... et cet imbécile de préfet qui, plutôt que de les calmer, les irritait encore, en disant de sa voix administrative que je ne peux pas souffrir : « Il faut éclaircir cela... j'y tiens !... et apprendre à vivre à ce monsieur Albert !... »

DELPHINE.

Il a dit...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Et l'autre, ce petit sot de Mortimer, reprenait en fausset... je le tuerai...

DELPHINE.

Albert !...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Est-ce qu'il t'aime ?

DELPHINE.

Non, ma tante... non !

M^{lle} FRANCOVILLE.

Et toi ?

DELPHINE.

Moi !... je ne l'aime pas !... je n'aime personne !

M^{lle} FRANCOVILLE.

Pas même M. de Varannes !... Ah ! que tu fais bien ! il restera garçon ! comme-moi !... Eh ! mais, te voilà tout en larmes...

DELPHINE.

C'est que, depuis ce matin, on me tourmente, on me chagrine...

M^{lle} FRANCOVILLE.

À cause de ce mariage !... pauvre victime ! ah ! les hommes ! les hommes ! ils ne valent pas ça !...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, FRANCOVILLE, DE ROZAN, MORTIMER.

DE ROZAN, *en dehors*.

Oui, il faut qu'elle se prononce...

FRANCOVILLE.

Mais, je vous réponds...

M^{lles} FRANCOVILLE.

Ah ! les voilà !

DELPHINE.

Oh ! jamais !... (*Elle va pour sortir.*)

MORTIMER. *

Il faut savoir si ce trouble-fête...

FRANCOVILLE, *la retenant*.

Ah ! Delphine ! restez, mademoiselle !... je vous ordonne...
M. de Rozan reste au fond.

* H. D. M. F. R.

MORTIMER.

Pardon, mademoiselle, c'est moi, un gentilhomme, que cela regarde... rassurez-vous!.., J'avais lieu de compter sur votre amour, après les espérances que vous m'aviez données... (*Delphine le regarde avec surprise.*) Mais je vous rends votre parole, vous êtes libre, et, s'il est vrai qu'un autre vous aime... l'imprudent!...

DELPHINE.

Un autre!

MORTIMER.

Et soit aimé plus que moi... ce serait piquant... mais on voit tant de choses aujourd'hui!...

M^{lle} FRANCOVILLE, *bas à Delphine.*

Ferme!

FRANCOVILLE.

Serait-il vrai qu'Albert!...

DELPHINE.

Je ne sais ce que vous voulez dire, mon père!... ma main est à M. de Varannes... vous la lui avez promise, et je consens... avec plaisir... à un... mariage... qui doit assurer mon bonheur. (*Elle salue.*)

DE ROZAN.

Il se pourrait!...

MORTIMER.

Mademoiselle...

FRANCOVILLE.

Voilà qui est clair!... (*Elle sort.*)M^{lle} FRANCOVILLE, *à part.*

Ah! la malheureuse! encore une à qui la tête tourne! *

DE ROZAN.

Très-clair! ce n'est pas elle!... mais alors... (*Il s'assied à droite.*)

FRANCOVILLE.

Etes-vous rassuré?

MORTIMER.

Tout à fait! Tant de candeur!... ah! il m'en coûtait trop de douter de son amour, après l'aveu, l'encouragement tendre et passionné qu'elle m'avait écrit.

FRANCOVILLE.

Ah! bah! vraiment, un aveu!

M^{lle} FRANCOVILLE, *stupéfaite.*

Un encouragement!...

SCÈNE X.

LES MÊMES, LAURE, puis LE DOMESTIQUE.

LAURE, *en toilette.*

Oui, oui, ces camélias à la jupe, à la ceinture, dans les cheveux, partout!... c'est très-bien!... **

* H. F. M. R.

** H. F. L. M. R.

DE ROZAN.

Ma femme !

LAURE.

Ah ! c'est vous... tant mieux !... un conseil de famille... c'est ce qu'il me faut... comment trouvez-vous ma toilette ?

FRANCOVILLE.

Charmante !

MORTIMER.

Délicieuse !

LAURE.

Merci, mon neveu... et vous, ma tante ?

M^{lle} FRANCOVILLE.

Oh ! moi, je n'aime pas les diamants.

LAURE.

Oh ! parce que vous, une demoiselle, vous n'avez pas le droit d'en porter... mais moi, je ne me serais mariée que pour ça !... (A M. de Rozan qu'elle aperçoit.) Eh bien ! monsieur mon mari, vous ne venez pas m'embrasser ! (Il reste immobile.) Ah ! mais, vous avez tous l'air sérieux... qu'est-ce donc ?

FRANCOVILLE.

Rien, mon enfant, c'est une petite explication que nous venons d'avoir...

LAURE.

Une explication !

DE ROZAN, se levant.

Oui, à propos de ce M. Albert... dont l'émotion nous avait paru au moins singulière...

LAURE.

Ah ! (A M^{lle} Francoville.) Mon corsage fait bien, n'est-ce pas ? *

MORTIMER.

Figurez-vous, petite tante, que j'avais eu l'enfantillage d'être jaloux...

LAURE.

Vous !...

FRANCOVILLE.

Il s'imaginait que Delphine en était la cause.

LAURE, étourdiment.

Oh ! non !...

DE ROZAN.

C'est ce qu'elle vient de nous dire... mais, enfin, ce trouble ne nous paraissait que plus surprenant... qu'en dites-vous ?

LAURE.

Moi, je dis... (Eclatant de rire.) Ah ! c'est pour ça que vous prenez votre air diplomatique ?... Eh bien !... quoi ? Albert était ému... de se retrouver en famille... au milieu de nous... après une si longue absence... mais c'est tout simple, tout naturel, et il faut être ou un amoureux... ou un préfet, pour trouver là-dessous quelque chose !

MORTIMER, riant.

Oh ! je n'avais pas le sens commun !

* H. P. R. L. M.

FRANCOVILLE.

C'est vrai... Pardon, je veux dire...

DE ROZAN.*

C'est égal, je trouve que ce petit monsieur fera bien de retourner à Bénarès... et que mon beau-père sera mieux encore de mettre un terme à des visites... que, quant à moi, je ne souffrirai pas !

LAURE.

Comme vous voudrez.

MORTIMER.

Mon oncle a raison.

FRANCOVILLE.

A la bonne heure !

M^{lle} FRANCOVILLE.

Permettez...

DE ROZAN.

Il ne remettra pas les pieds dans cette maison.

M^{lle} FRANCOVILLE.

Mais c'est de la tyrannie, cela ! Je ne vois pas pourquoi on défendrait à Albert de venir ici.

DE ROZAN.

Dame ! à moins qu'il n'y vienne pour vous, belle tante !

M^{lle} FRANCOVILLE.

Vous m'insultez, préfet ! (*A Mortimer, qui éclate de rire.*) Et vous aussi, monsieur ?

FRANCOVILLE.

Vous êtes folle !

LE DOMESTIQUE, *entrant.*

Le ministre fait demander M. le comte.

DE ROZAN.

Le ministre?... Il prend bien son temps ?

FRANCOVILLE.

Le travail est signé... Allez, allez, mon gendre, allez !... Moi, je vais écrire à Albert.

DE ROZAN.

Venez, Mortimer !

M^{lle} FRANCOVILLE.

Mon frère !... (*A demi-voix.*) Ah ! vous êtes une poule mouillée !...

LAURE.

Eh bien ! vous ne m'embrassez pas ?

DE ROZAN, *avec impatience.*

Eh ! madame... (*Se calmant.*) Soit. (*Il l'embrasse à peine et sort par le fond avec Mortimer. — Francoville et sa sœur sortent par la gauche.*)

SCÈNE XI.

LAURE, *ensuite* ALBERT.

LAURE.

Il s'en va furieux... comme un jour de conseil-général...

* H. F. R. M. L.

quand on ne fait pas ce qu'il veut!... Oh! mais... (*Se regardant dans la glace.*) A peine s'il m'a embrassée... et pourtant, il me semble que j'en valais bien la peine!... (*Arrangeant sa toilette.*) Ce pauvre Albert!... Le fait est qu'il était bien troublé... j'ai cru qu'il allait se trouver mal... Après tout, c'est sa faute... on ne s'en va pas pendant deux ans quand on est amoureux... Il se passe tant de choses en deux ans!... et quand on revient, les petites filles sont des demoiselles... et les demoiselles... ne le sont plus... On ne peut pas toujours attendre... (*S'asseyant à gauche.*) J'ai attendu... un peu... C'est bien à lui de m'aimer encore... Il est devenu tout à fait bien... Son amour m'a touchée... (*Essuyant ses yeux.*) Oh! une larme!... Au fait, je suis fâchée qu'il ne vienne pas au bal... j'aurais dansé avec lui... Il valsait bien... (*Devenant rêveuse.*) Mais non, il vaut mieux qu'il ne vienne pas... parce que mon mari... c'est mon mari...

ALBERT, *entrant vivement.*

Seule!...

LAURE, *se levant.*

Albert!...

ALBERT. *

Laure!... (*Mouvement de Laure.*) Madame... Pardon si je viens dans ces lieux que je ne voulais plus revoir... près de vous que j'avais juré d'oublier, de fuir!...

LAURE.

Pourquoi donc, Albert?... Est-ce que l'on doit fuir les amis de son enfance?...

ALBERT.

Des amis!... je croyais ne plus en avoir... Mais ce que je viens d'apprendre m'a rendu un moment de joie et de bonheur!

LAURE.

Que dites-vous?

ALBERT.

Je ne vous accuse plus... vous êtes si malheureuse!...

LAURE.

Moi?

ALBERT, *à demi-voix.*

C'est un secret entre nous deux!...

LAURE.

Qui vous a dit?...

ALBERT.

Eh bien! lui... lui, ce vieillard qui n'avait que moi pour appui... qui avait vu périr les ressources que je lui avais laissées... et qui serait mort de misère sans vous, sans ces bienfaits que vous alliez lui porter secrètement en mon nom!

LAURE.

Ce vieillard?... **

ALBERT.

Oh! ne le niez pas... Je sais tout!... Il m'a dit que lorsque je souffrais loin de vous, lorsque mon amour me ramenait à tra-

* L. A.

** A. L.

vers les mers, riche, heureux, triomphant... une jeune femme, un ange, appelée tous les matins par une pieuse charité près de celui que j'aimais comme un père... lui parlait de sa tendresse pour moi, pleurait mon absence, lui disait que la volonté tyrannique de sa famille pouvait la sacrifier, mais que son cœur se conserverait à moi pur et fidèle!... Elle lui disait que cette puissance contre laquelle elle était sans force, pouvait bien la condamner à mourir, mais à m'oublier, jamais!...

LAURE.

Albert... Je ne vous comprends pas...

ALBERT.

Vous ne comprenez pas que ce récit a éteint dans mon cœur une colère dont je rougis maintenant! et cet ange qui m'aimait... oh! laissez-moi croire que je le retrouve encore...

LAURE.

Tenez, Albert... dans tout ceci... il n'y a qu'une chose que je puisse comprendre... c'est que je vous ai rendu bien malheureux sans m'en douter, sans le vouloir!... ce n'est pas ma faute je vous assure! mais alors... j'étais si jeune, si folle... quand vous partiez... je croyais, moi, que tout était fini.

ALBERT.

Fini! et ce billet...

LAURE.

Hein?...

ALBERT.

Ce billet... qu'au moment de m'éloigner, je voyais tomber à mes pieds... de ce balcon, sous lequel j'allais en pleurant, vous dire un éternel adieu!...

LAURE.

Un billet!

ALBERT.

Et cette lettre, cette fleur, qui venaient, envoyées par mon bon ange, au chevet du mourant, pour me rendre l'espérance et la vie!

LAURE.

Une fleur... une lettre...

ALBERT, lui tendant les deux papiers.

Vous les avez donc oubliées!... mais moi, je les porte là, comme un talisman.

LAURE, ouvrant un billet.

Que veut dire?... (Lisant.) « J'attends!... » (Étouffant un cri.) Ah! mon Dieu! (Se cachant la tête dans ses mains.) Ah! malheureuse! (Elle tombe assise à droite.)

ALBERT.

Ces gages d'une tendresse si pure et si vraie!... les renierez-vous encore?

LAURE, d'une voix étouffée.

Oui, oui!...

ALBERT.

Et ces visites à mon vieil ami... ces larmes... ces regrets... vous les reniez?

LAURE, *cachant ses larmes.*

Tout !...

ALBERT.

Laure! ah!... tout cela n'est donc qu'une illusion!

LAURE,

Non !... cette idole que vous vous étiez créée à mon image... à laquelle vous aviez raison de prêter les sentiments que vous éprouviez... un dévouement, une tendresse... que je n'avais pas!... qui était à vos yeux ce qu'il y avait de plus céleste au monde...

ALBERT, *tombant à ses pieds.*

Un ange! ah! c'était vous !...

LAURE, *se levant.*

Moi... je ne suis qu'une pauvre femme... que vous oublierez... et c'est une autre que vous aimiez !...

ALBERT, *lui prenant la main.*

Une autre !...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MORTIMER.

MORTIMER, *entrant vivement à gauche, et s'arrêtant.*

Ah! ventrebleu !...

LAURE.

Mortimer !... *

ALBERT, *se levant.*

Eh! mais... cet homme !...

MORTIMER.

Cet homme, monsieur, est le neveu de mon oncle... et je vois qu'il avait raison de me recommander en partant...

LAURE.

De me surveiller peut-être ?...

MORTIMER.

Oui... c'est-à-dire, non !... pas vous, mais...

ALBERT.

Moi, sans doute !...

MORTIMER.

Et quand cela serait, monsieur, il n'aurait pas tort ; car je vous ai trouvé là...

ALBERT.

Aux pieds de madame !... oui, monsieur, oui, j'y étais, et je suis prêt à vous rendre raison...

LAURE.

Mon ami !

MORTIMER.

Eh! monsieur, je ne souffrirai pas...

LAURE.

Taisez-vous !

MORTIMER.

Permettez, madame, c'est mon oncle qui m'a ordonné...

* M. L. A.

LAURE.

Moi, je suis votre tante, et je vous ordonne de vous taire.

ALBERT.

Laissez... c'est à moi de répondre...

LAURE, *bas à Albert.*

Pas un mot ! Sortez... je vous rejoins !

MORTIMER, *à part.*Ils se parlent *bas* !... (*Haut.*) Je ferai remarquer à monsieur qu'une inconvenance pareille, si mon oncle l'apprenait...

LAURE.

Mon neveu... vous me manquez de respect !... (*A Albert.*) De grâce !

ALBERT.

C'est à vous seule que j'obéis, madame ! Quant à vous, monsieur, qui faites ici un métier si honorable, vous pouvez reporter à votre oncle ce que vous avez vu.

MORTIMER.

Moi !... (*Laure lui impose silence.*)

ALBERT.

Et lui dire que je suis à ses ordres, quand il voudra...

LAURE.

Albert ! (*Il sort.*)

MORTIMER.

Ah ! c'est trop fort, et je dois...

LAURE.

Restez, je le veux.*

MORTIMER.

Mais, ma petite tante...

LAURE.

Mais, mon grand neveu... vous êtes un indiscret, un maldroit, venir ainsi nous déranger au moment le plus intéressant !**

MORTIMER.

Plait-il ! par exemple !

LAURE, *à part.*Pauvre garçon !... sa douleur m'a troublée ! Ah ! je ne sais ce que j'éprouvais là ! mais elle !... ma sœur !... Du courage !... (*Elle essuie des larmes.*)

MORTIMER.

Je me tairai !... je sais que je suis votre neveu... Mais, permettez...

LAURE, *éclatant de rire.*Ha ! ha ! ha ! Ce serait bien fait !... (*Elle sort par la gauche.*)

SCÈNE XIII.

MORTIMER, puis DELPHINE, en simple toilette de bal.

MORTIMER, *seul.*

Ah ! l'on me défie ! ah ! l'on me bafoue ! ah ! mon oncle saura

* M. V.

** L. M.

tout! C'est la tête de la famille, et je n'y permettrai point la moindre avanie, à la tête... Ah!... si je ne tenais pas à leur fortune! Mais, aussitôt marié, zest! j'enlève ma femme, et je ne permets pas qu'elle ait sous les yeux des exemples aussi...
(Allant à Delphine qui entre.) M^{lle} Delphine... Ah!... c'est le Ciel qui vous envoie... Albert! ce monsieur Albert...

Eh bien!*

DELPHINE.

MORTIMER.

Mais, je ne veux pas vous dire ça... à vous, si pure... si chaste...

DELPHINE.

M. Albert?...

MORTIMER.

Jé l'ai surpris ici aux genoux de ma tante!...

DELPHINE.

Il est revenu?... il a osé...

MORTIMER.

C'est monstrueux! Aussi, je suis furieux!... mais mon oncle ou moi, nous le tuons!

DELPHINE, dans le plus grand trouble.

Oh! non! monsieur Mortimer!...

MORTIMER.

Si!...

DELPHINE.

Non, mon ami!...

MORTIMER.

Si!...

DELPHINE.

Mon mari!... pas un mot!...

MORTIMER.

Son mari! elle a dit son... (Écoulant à gauche.) Eh! mais... on a parlé... C'est là... là... dans cette pièce où ma tante vient d'entrer... mais elle n'est pas seule... si c'était...

DELPHINE.

Qui?...

MORTIMER.

Lui!...

DELPHINE.

Lui!...

MORTIMER.

Attendez... je vais voir... (Il s'approche pour regarder.)

DELPHINE.

Monsieur!... monsieur!...

MORTIMER.

Bab!... en famille!... (Il se penche, Laure entre.) Ah! bonjour ma tante... (A part.) Je crois qu'elle m'a vu!...

* M. D.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LAURE.

LAURE, *très-émue.* *

Que faites-vous là, monsieur?... (*Elle jette un coup d'œil sur Delphine.*)

MORTIMER.

Pardon, ma tante, c'est que nous avons cru entendre ici...

LAURE, *refermant la porte.*

Une explication que j'avais avec votre oncle...

MORTIMER.

Ah !...

LAURE.

Et je vous trouve bien impertinent d'écouter aux portes...

MORTIMER.

Permettez, madame...

LAURE.

Je vous permets de sortir, et voilà tout.

MORTIMER.

Je sors, parce que cela me convient... parce que je donne la main à M^{lle} Delphine jusque chez elle.

LAURE.

Ma sœur reste. **

MORTIMER.

Ah !... (*A part.*) Quel diable de petit despote mon oncle s'est donné là. (*Il sort.*)

SCÈNE XV.

LAURE, DELPHINE. ***

LAURE, *très-affectueusement.*

Delphine, tu m'en veux ?...

DELPHINE, *froidement.*

Moi !... ma sœur... tu pourrais penser ?...

LAURE.

Oui, tu m'en veux... parce que Mortimer t'a dit qu'il avait surpris à mes pieds Albert... Albert, que tu aimes !

DELPHINE.

Grand Dieu !... ce n'est pas vrai !... Ce n'est pas...

LAURE.

Si fait ! tu l'aimes... et tu es bien malheureuse !...

DELPHINE.

Qui t'a dit ?...

LAURE.

Ce n'est pas moi qui écrivais : « J'attends ! »

DELPHINE, *se jetant à son cou.*

Ah ! ma sœur !...

LAURE.

Allons du courage !... tu en as besoin (*A part.*) et moi aussi !...

* L. M. D.

** M. L. D.

*** L. D.

DELPHINE, montrant la porte de gauche qui a remué.
Ah ! quelqu'un... là !

LAURE.

Oui c'est mon mari... il m'accuse, il est jaloux !...

DELPHINE.

Ton mari ?...

LAURE.

Il me croit coupable de ces lettres... il écoute...

DELPHINE, passant vivement devant Laure qui la retient. *

Ces lettres !... non, non, ce n'est pas toi qui les as écrites, Ah ! ton mari peut me perdre... mais il saura tout !... Oui, si l'une de nous est coupable, c'est moi !... oui, moi, qui aimais Albert de toutes les forces de mon âme ! moi qui, lorsque si jeune encore il s'élevait près de nous, m'enivrais de ses regards si doux, de cette voix si tendre, que ma sœur enfant ne remarquait même pas !... Je me croyais aimée... je l'aimais ! Mais toi, ma sœur, tu étais heureuse... fidèle, tu ne l'aimes pas !... (Laure cache ses larmes. Delphine la prenant dans ses bras.) Non, tu ne l'aimes pas !... Pardonnez-moi, ton mari et toi, le chagrin que je vous ai causé... Je suis assez punie... Albert ne m'aimera jamais !...

LAURE, se contenant à peine.

Si fait !... parce que tu es un bon et noble cœur !... parce que tu es l'ange qui l'avait compris... qui a souffert pour lui toutes les peines de l'absence !... Seule, tu résistais à mon père ; seule, tu consolais ce vieillard qui est son père à lui !... seule... tu l'attendais.

DELPHINE, effrayée de ses larmes.

Tais-toi !... tais-toi !

LAURE.

Toutes les vertus qu'il aimait, c'est toi seule qui les avais !... Son amour a pu se méprendre dans ses rêves... mais au réveil, il ne peut appartenir qu'à celle qui l'a mérité. (Avec explosion.) Et ce n'est pas moi !...

DELPHINE,

Tais-toi !... tais-toi !... garde bien mon secret ! (Allant à la porte de gauche.) Et vous, mon frère...

(M. de Rozan entre par la porte du fond.)

SCÈNE XVI.

LAURE, DELPHINE, DE ROZAN, FRANCOVILLE, MORTIMER,
M^{lle} FRANCOVILLE, ALBERT.

DE ROZAN.

Eh oui ! cette croix, vous l'autez !...

DELPHINE, stupéfaite.

M. de Rozan !

M^{lle} FRANCOVILLE.

Enfin !...

* D. L.

DÉLPHINE.

M. de Rozan !... mais alors... ici... qui donc ? qui donc ?...

ALBERT, *entrant, à gauche.*

Moi ! Delphine ! *

DÉLPHINE, *se jetant dans les bras de Laure.*Ah ! ma sœur !... (*Bas.*) Quelle trahison...FRANCOVILLE et M^{lle} FRANCOVILLE.

Albert !

(Pendant tout ce qui suit Albert regarde Delphine avec émotion, sans écouter ce qu'on lui dit.)

DE ROZAN.

Vous ici, monsieur !...

MORTIMER.

Hein ?... c'était lui !... après ce que j'ai vu !

DE ROZAN.

Quoi donc ?

LAURE. **

Mon Dieu ! c'est tout simple... Pour obéir à son oncle, parce que c'est un neveu très-obéissant... il a surpris M. Albert à mes pieds !...

FRANCOVILLE.

Laure !

M^{lle} FRANCOVILLE.

Ma nièce !

DE ROZAN.

Madame !

MORTIMER.

Ce n'est pas moi qui l'ai dit !...

LAURE.

Mais, ce n'est pas tout... en écoutant aux portes, toujours par obéissance... il m'a entendue en conférence avec M. Albert.

MORTIMER.

J'en étais sûr...

DE ROZAN.

Eh ! madame...

M^{lle} FRANCOVILLE.

Est-ce vrai, Albert !...

FRANCOVILLE

Il oserait avouer...

LAURE.

Pourquoi donc n'avouerait-il pas qu'il aime ma sœur !...

TOUS.

Delphine !...

MORTIMER.

Hein !... mais non...

LAURE.

Et qu'il me priait en grâce, moi, son amie... sa sœur, de l'obtenir de vous et d'elle.

* A. D. L. M. R. F. H.

** A. D. M. V. R. F. H.

TOUS.

Delphine !

MORTIMER.

Mais non... mais cela... (Laure l'arrête d'un geste.)

ALBERT, d'une voix émue et tremblante.

Oui, Delphine ; laissez-moi être heureux et fier d'un amour si tendre et si dévoué !... Laissez-moi mériter, à force de tendresse, ce mot que vous m'écriviez à mon départ. (Lui tendant un billet.) Ce mot qui m'a donné du courage et m'a ramené près de vous !... J'attends !...

MORTIMER, qui s'est approché. *

Permettez... ce n'est pas là l'écriture de mademoiselle !...

DELPHINE, avec abandon.

Oh ! si fait !... (Elle tend la main à Albert. Laure court vivement près d'elle, et l'embrasse avec affection.)

FRANCOVILLE.

Mais j'ai promis à monsieur...

DE ROZAN.

Laissez donc faire...

MORTIMER. **

Quand je vous dis que ce n'est pas là l'écriture de M^{lle} Delphine ! que diable ! je la connais !... J'en ai aussi... je ne me serais pas aventuré sans ça !

TOUS.

Vous !

[MORTIMER, tirant un papier de sa poche.]

Etsi vous en doutez, tenez... (Lisant.) On vous a compris... on vous aime... du courage... déclarez-vous !

LAURE.

C'est l'écriture de ma tante. (Elle remonte en dissimulant un sourire.)

TOUS.

Ah ! bah ! (Ils regardent tous M^{lle} Francoville, qui est confuse et baisse les yeux avec prudence.)

MORTIMER.

Oh ! (Tout le monde se détourne pour sourire.) — (Musique.)

LAURE, du fond.

On arrive pour le bal !... (Elle dit un mot bas à son père, qui s'approche aussitôt d'Albert en lui offrant la main affectueusement.)

DE ROZAN, bas à Mortimer.

Au fait, elle a deux fois la fortune de ses nièces.

MORTIMER, s'approchant de M^{lle} Francoville. ***

Voulez-vous m'accorder la première valse. (Elle lui donne la main, les yeux toujours baissés. — Le rideau tombe.)

* A. M. D. L. R. F. H.

** A. D. L. M. B. F. H.

*** A. F. D. L. R. M. H.

FIN.